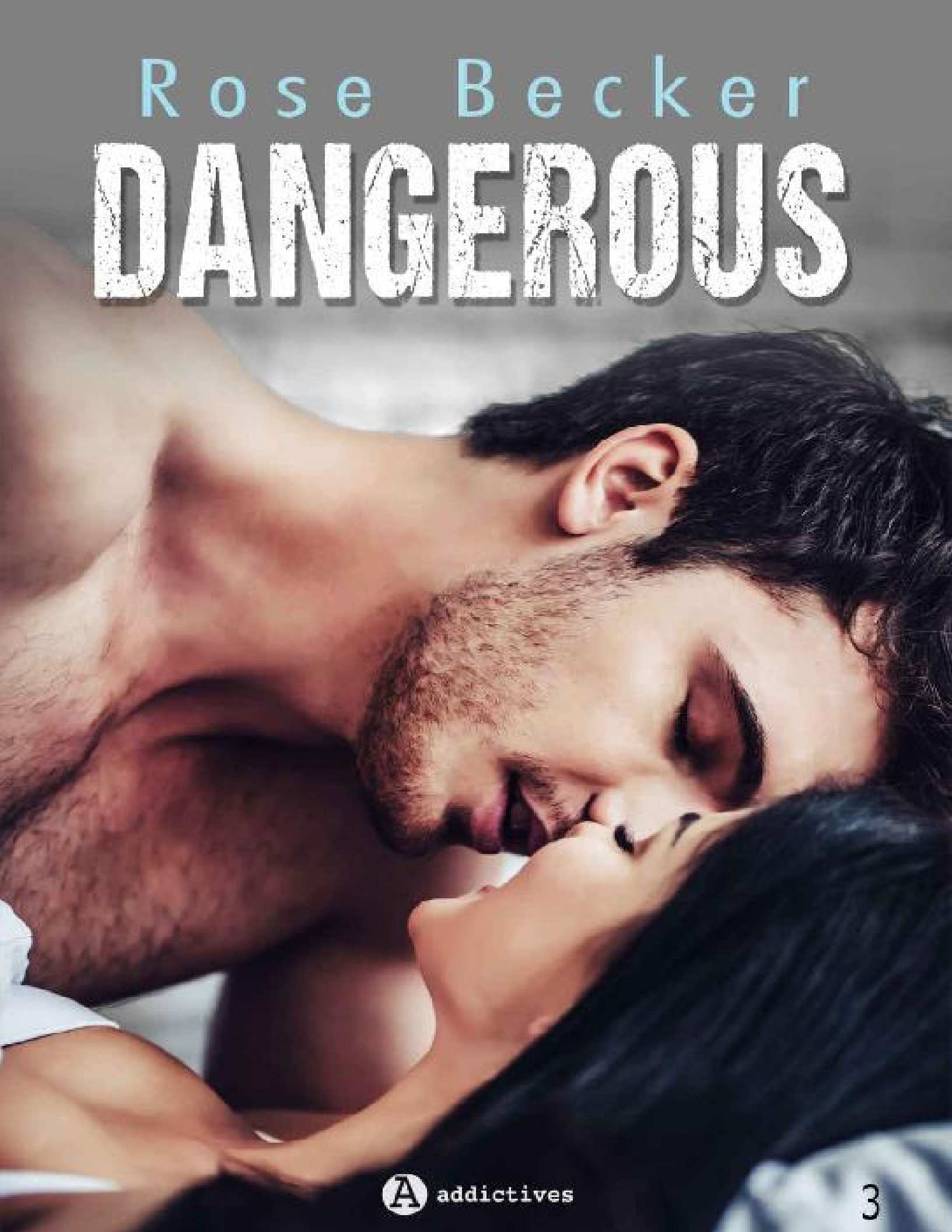
Rose Becker

DANGEROUS

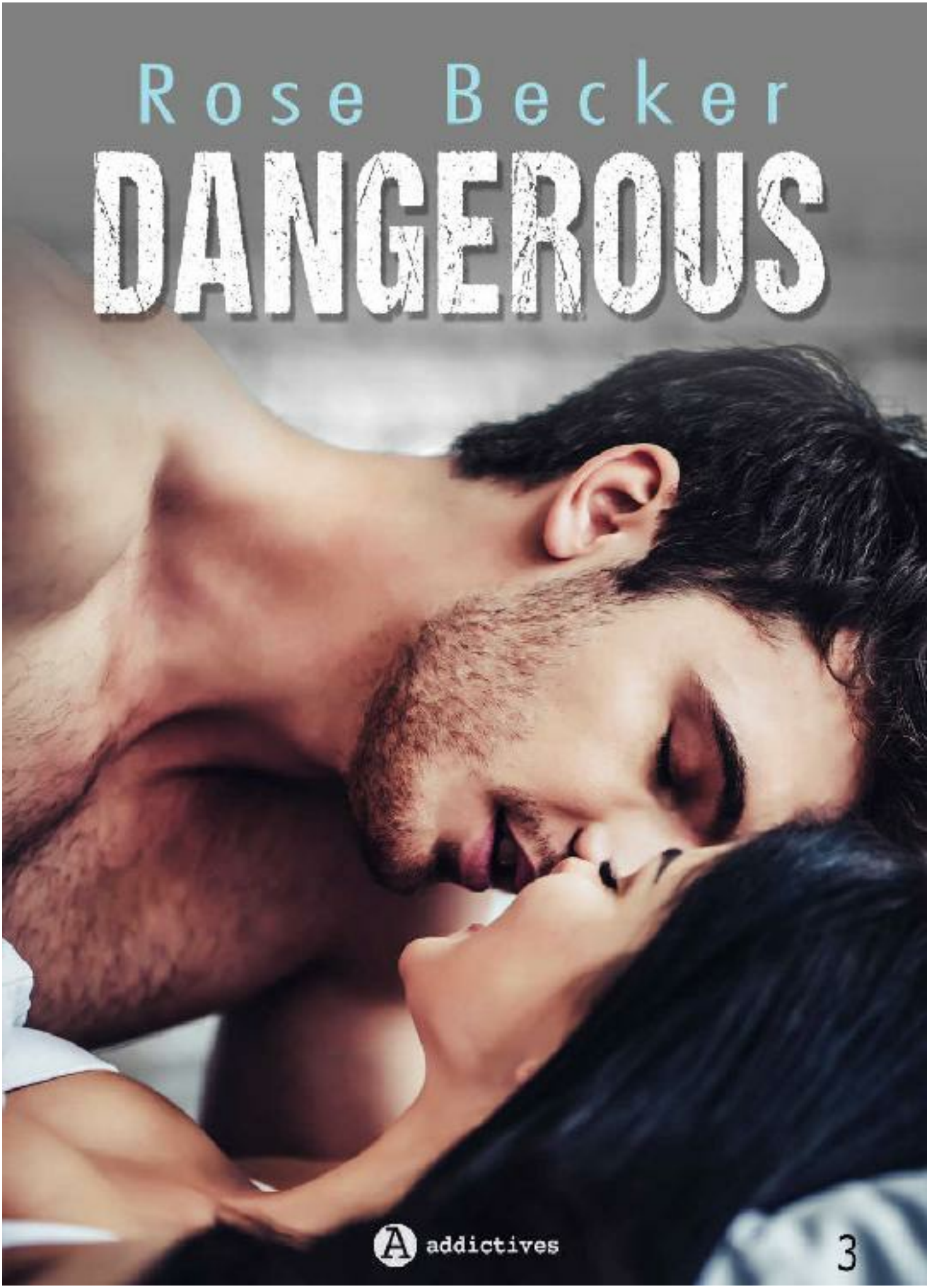


addictives

3

Rose Becker

DANGEROUS



addictives

3

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

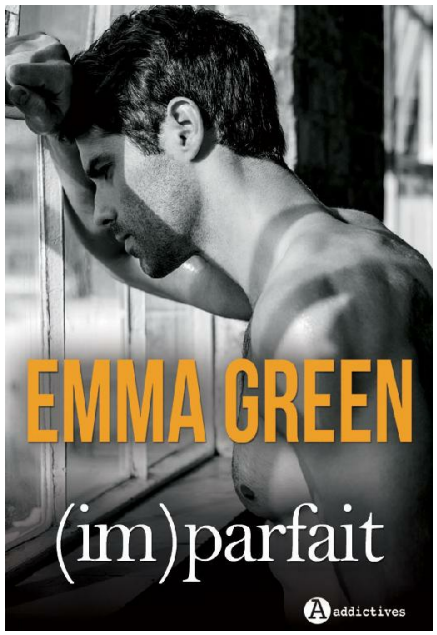
Facebook : facebook.com/editionsaddictives
Twitter : @ed_addictives
Instagram : @ed_addictives

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

(Im)parfait

Juliette chante l'amour tous les soirs dans son piano-bar. Sans trop y croire. Quand la jeune artiste parisienne se retrouve à la rue, elle accepte une drôle de mission : jouer les dames de compagnie pour une grand-mère guindée et mal en point, en lui chantant tous ses airs préférés. Mais une nuit, un inconnu vient s'installer juste sous les toits, au dernier étage de cet hôtel particulier perché sur les hauteurs de Montmartre : un mystérieux brun aux cheveux longs, à la barbe mal taillée, au regard noir et au verbe rare.
Entre Juliette, la chanteuse libre et romantique, Suzanne, la vieille dame snob et attachante, et Laszlo, le ténébreux aussi sexy que dangereux, cette colocation forcée s'annonce… compliquée. Et parfaitement imparfaite.

Tapotez pour télécharger.

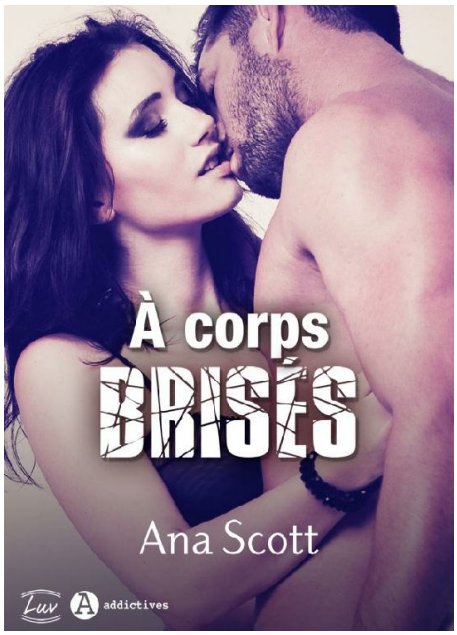


Également disponible :

À corps brisés

Le cœur en miettes, Jeanne se noie dans le travail pour oublier que son fiancé vient de la quitter. Au château, où elle officie comme kiné, elle doit s'occuper d'un nouveau patient, le ténébreux Adam Champdor. Le corps brisé par un grave accident de moto, il est persuadé de ne plus jamais remarcher. Son séjour au château est sa dernière chance. Entre Jeanne et Adam, naît une passion torride et tourmentée, dans laquelle chacun essaie de se reconstruire. Mais bientôt, la jeune femme doit faire face à un terrible choix, sans doute le plus important de toute son existence…

Tapotez pour télécharger.

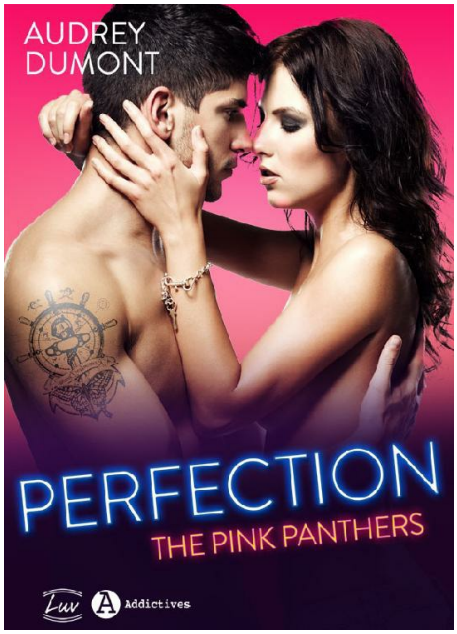


Également disponible :

Perfection – The Pink Panthers

Monroe est serveuse au Pink Panthers, un bar branché de Sacramento, où les barmaids font la loi.
En dehors des heures de travail, avec son petit garçon, Lemmy, elle cherche à mener une vie simple, loin de ceux qui lui ont brisé le cœur.
Quand elle est convoquée par Terence, l'instituteur de son fils, toutes les certitudes de Monroe volent en éclats. Il est intelligent, protecteur, sexy… mais la jeune femme ne laissera plus jamais un homme entrer dans son existence. Elle cache des secrets qui lui font encore mal et elle veut à tout prix préserver sa vie de famille.
Terence pourra-t-il lui faire oublier ses démons et lui redonner envie d'aimer ?

Tapotez pour télécharger.

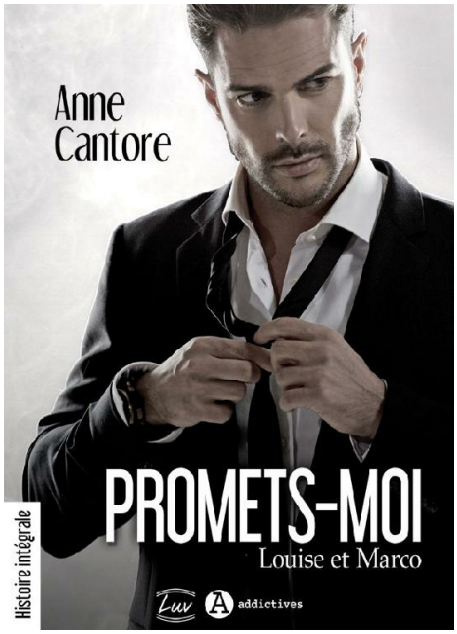


Également disponible :

Promets-moi. Louise et Marco

Louise et Marco viennent de deux univers totalement opposés. Louise est responsable de projet au prestigieux MIT de Boston, Marco est le fils de Max Gardani, chef du plus puissant clan mafieux de la Côte d'Azur. Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, et pourtant… Quand Max meurt, dans des circonstances plus que suspectes, Louise se retrouve en tête sur la liste des accusés. Quel lien mystérieux relie Marco et la jeune femme ? Que détient-elle qui la rend si dangereuse aux yeux du fils du Parrain ?
Pour le savoir, Marco devra renoncer à ses certitudes… et surtout résister à la passion qu'il ressent quand il est à ses côtés.

Tapotez pour télécharger.

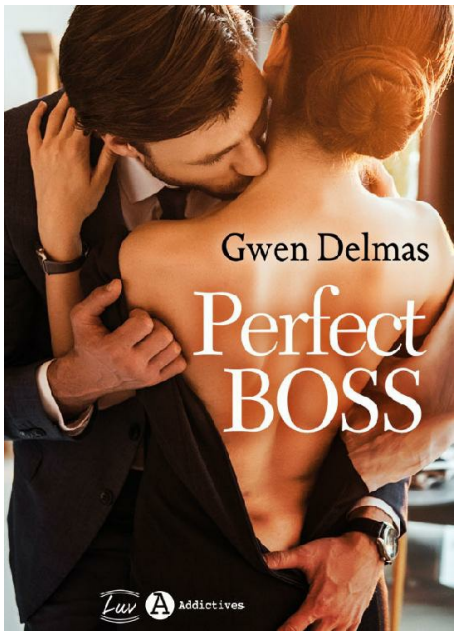


Également disponible :

Perfect Boss

Carla est une ancienne championne olympique devenue journaliste sportive. Quand la chaîne de TV où elle est chroniqueuse est rachetée, elle se retrouve à devoir obéir aux ordres de Tom Andres, le golden boy des médias. Sourire impeccable, corps sculptural et sexiness irrésistible, Tom a tout pour plaire, et Carla doit bien s'avouer que son boss ne lui est pas indifférent. Se laissera-t-elle séduire ou au contraire fera-t-elle tout pour résister aux charmes de Tom ? Et lui, est-il vraiment sincère ou a-t-il un objectif moins innocent derrière la tête ?

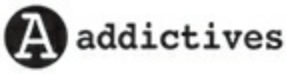
Tapotez pour télécharger.



Rose M. Becker

DANGEROUS

Volume 3



1. Les moulins à vent

– Et vous n'avez rien vu ? Rien entendu ?

Terrence essaie de ne pas lever les yeux au ciel, les doigts crispés sur ses genoux. Il se contente d'expirer lentement avant de parler. Je sens qu'il est à deux doigts de perdre son calme. Moi, je préfère ne pas me mêler de la conversation. Je ne suis pas très à l'aise dans un commissariat.

– Comme je vous l'ai dit, nous n'étions pas à notre domicile cette nuit.

L'officier Meyers fronce les sourcils.

– Aucun de vous deux ?
– Aucun de nous deux, confirme Terrence.

Une petite veine bleutée bat le long de sa tempe mais le policier ne semble pas s'affoler. Il continue à taper à deux doigts sur son clavier. Lentement. Très lentement. À côté de lui, un café finit de refroidir.

– Vous n'avez pas dormi chez Basil Brown ? reformule le policier.

Pourquoi a-t-il fallu que nous tombions sur Anthony Meyers, le flic le plus nul de la ville ? Suite à la découverte des fenêtres brisées et de ma voiture vandalisée, Terrence et moi avons prévenu la police malgré ma réticence. Oh, je ne l'ai pourtant pas formulé, de peur que mon colocataire me pose des questions. Et après le passage d'un officier pour constater les dégâts, nous avons foncé au commissariat pour enregistrer notre déposition. Mais Riverspring est une bourgade tranquille où rien ne se passe jamais – un chat coincé dans un arbre et c'est l'évènement de l'année !

– On a dormi à l'hôtel, coupé-je court, avant qu'Anthony ne nous interroge sur la couleur de nos sous-vêtements.
– Chez Bennie ?
– Oui.
– Tous les deux ?

Il nous désigne tour à tour de son stylo, le regard suspicieux. Pour le moment, j'ai plus l'impression qu'il travaille à la rubrique « people » de la gazette locale qu'au service de la population… J'essaie de ne pas piquer un fard, de combattre ces maudites rougeurs qui trahissent mes émotions. C'est comme si mon visage était un panneau de signalisation.

– Tous les deux, confirme Terrence, la voix glaciale. Dans des chambres séparées, si c'est le sens de votre question inappropriée.

Cette fois, c'est l'officier qui rougit. Mais je ne peux m'empêcher de songer à notre nuit à l'hôtel… qui ne regarde que nous.

– Non, je… ce n'est pas ce que je voulais dire. Je trouvais juste bizarre que vous dormiez à l'hôtel alors que vous avez une maison dans la même ville. C'est quand même pas banal !

Il semble attendre que nous ajoutions un mot, une explication, mais Terrence ne dit rien, les lèvres scellées, la mine fermée. On ne lui soutirerait pas une syllabe sous la torture. Ma gêne augmente et Anthony Meyers se tourne vers moi, me sentant peut-être plus susceptible de craquer. Il a deviné que nous ne lui disions pas toute la vérité… sauf qu'elle n'a rien à faire dans son rapport de police !

– C'est une longue histoire, tenté-je, pas franchement à l'aise.

Terrence ose sa main sur ma cuisse, me plongeant soudain dans un tout autre trouble. Je sens ses doigts à travers mon jean et mon cœur palpite. Son geste intime, presque protecteur, me surprend, m'incitant sans un mot à ne pas coopérer ou donner de détails intimes. Quelle ville ! Impossible de garder un secret à Riverspring. D'ailleurs, l'officier Meyers est au courant de notre emménagement dans le manoir avant même que nous n'en ayons parlé.

Super.

Radio cancan a toujours autant d'auditeurs !

– Vous avez une idée de qui aurait pu faire ça ? enchaîne Anthony, les doigts sur son clavier.

Un sourire sarcastique étire les lèvres de Terrence.

– Ce ne serait pas plutôt à nous de vous poser cette question ?

Sans doute est-ce sa première visite dans un commissariat de province, spécialisé dans les vols de bicyclettes et les chiens fugueurs. Son regard bleu des mers du sud effleure le décor avec effarement – notamment la plante verte en train de mourir près de la fenêtre ou les dossiers qui prennent la poussière… directement empilés sur la vieille moquette bleue. L'officier toussote :

– Quelqu'un s'est donc introduit dans votre maison…
– Non, le coupe sèchement Terrence.

Je m'étonne de ne pas voir de la fumée sortir de ses narines.

– Quelqu'un s'est introduit sur notre propriété, rectifie-t-il.

Je n'ai plus besoin d'ouvrir la bouche. Il prend tout en main, de A à Z. Je n'ai qu'à hocher la tête et me caler dans mon fauteuil, ce qui rend ma situation beaucoup plus confortable. Je ne peux pourtant pas m'empêcher de tripoter mes doigts, de cacher mes mains dans mes manches. J'ai de plus en plus de mal à cacher ma nervosité.

– Cette ou ces personnes ont forcé la porte du garage et crevé les pneus de la voiture de M^lle^ Moore avant de briser sept fenêtres de la façade arrière du manoir. Sans entrer à l'intérieur du manoir. Il n'y avait aucun signe d'effraction. Seulement une menace peinte sur le mur : « Crève ».

Anthony Meyers essaie de prendre en note son témoignage mais ses doigts ripent sur les touches. Je ne peux m'empêcher de faire le lien entre ces détériorations et les photos prises à la secte quand j'avais 15 ans, reçues elles aussi ce matin-là à l'hôtel. Anonymement, bien sûr. Sinon, ce serait trop facile.

Et pas assez lâche.

Mais je n'ouvre pas la bouche pour en parler. Je refuse d'évoquer ce qui se rapporte de près ou de loin à mon passé. Je n'en suis pas capable. Je passe une main dans mon cou, sous mes cheveux. J'ai trop chaud. Je tire sur mon grand gilet du bout des doigts pour m'aérer. Suis-je en train de cacher une preuve importante à la police ?

– Très bien, très bien, répète Anthony.

Il éponge son front avec un kleenex. Il ouvre le col de sa chemise, à la recherche d'un peu d'air frais. Les ondes glacées émises par Terrence semblent l'intimider.

– Et vous avez des ennemis ?
– Je suis prof de yoga et j'anime des ateliers « pâte à modeler » pour les enfants de moins de 5 ans. Je ne dirige pas un cartel de drogue, mens-je, en essayant de garder la face.

Je veux donner le change et Terrence lui-même cache un sourire derrière sa main, un instant décongelé par ma boutade. Et je me force à garder l'air jovial pour dissimuler l'angoisse en train de m'envahir, d'empoisonner mes muscles, mon sang, mon esprit.

Oui, j'ai des ennemis.

Des ennemis qui m'empêchent de dormir la nuit.

– Aucun ennemi à déclarer, rebondit Terrence. Seulement des rivaux dans le monde de l'immobilier. Mais ils ont beau se comporter comme des requins, aucun n'est assez mesquin ou oisif pour venir casser les vitres d'une maison.
– Je vois…

L'officier note nos déclarations en prenant un air affairé. Il ouvre un tiroir, fouille dans ses dossiers, fait mine de chercher un papier et de contrôler son téléphone, puis reprend sa transcription. Je crois qu'il en fait des tonnes pour avoir l'air surmené.

– Vous souhaitez porter plainte contre X ? nous demande-t-il enfin, les sourcils froncés, les yeux plissés par la concentration.

Ou comment enfoncer une porte ouverte… Totalement dépassé par les évènements, ce pauvre Anthony finit par me faire de la peine !

– Bien vu, ironise Terrence.

Je serre mon sac à main, posé sur mes genoux. Heureusement, j'ai réussi à envoyer un SMS groupé à mes élèves de yoga, pour leur éviter de m'attendre en vain devant la porte de la classe. Terrence consulte à nouveau sa montre. Je parie qu'il n'a jamais été aussi en retard de sa vie – si même un jour c'est arrivé à Monsieur Ponctualité !

– Plainte… contre… X… confirme le policier en tapant les lettres une par une.

Il nous lance alors un regard ennuyé.

– Le problème, c'est qu'elles aboutissent rarement.

Terrence n'en peut plus et c'est dans un soupir désabusé qu'il conclut l'entretien :

– Sans blague.

***

Je sors du bureau la première et jette un regard par-dessus mon épaule. Terrence est occupé à relire notre déposition avant de la signer et le policier bataille contre l'imprimante. Parfait ! Je pique un sprint dans le couloir grisâtre, décoré avec des affiches pour l'arrêt du tabac et la sécurité routière. Vêtue de ma tenue de yoga, en leggings noirs, débardeur rose pâle et tennis montantes, je suis parfaitement équipée pour la course à pied.

Je dois à tout prix sortir avant qu'une crise d'angoisse ne se déclenche. Je la sens monter par bouffées dans ma gorge. À chaque fois, j'ai l'impression que je ne peux plus respirer, que mon cœur va éclater à force de battre trop vite et que je vais tomber dans les pommes. J'essaie de faire le vide dans mon esprit. Depuis quelques années, je me méfie de la police, au point d'éviter tout contact avec elle. J'ai été sérieusement échaudée par le passé !

Je pousse la porte de sortie et traverse la moitié du parking sur ma lancée. Je ne peux plus m'arrêter. Il faut que je m'éloigne le plus possible de cet endroit. Puis, enfin libre, j'appuie les mains sur mes genoux, penchée en avant, et reprends mon souffle. Je respire lentement, plusieurs fois.

– April ?

Terrence sort à son tour et me cherche.

– April ?

J'aimerais lui répondre mais je n'ai plus de voix. Je sens sa main sur mon épaule.

– Quelque chose ne va pas ?

Je secoue la tête.

– Non, non…
– C'est cette déposition qui t'a contrariée ? Ne t'en fais pas trop pour ça. On va trouver une solution…
– Je te fais confiance pour ça.

Terrence hausse un sourcil, pas dupe une seule seconde de ma jovialité de façade.

– Tu ne veux pas me dire ce qui se passe ?

Je reste silencieuse. Je remonte peu à peu la pente et mes idées se remettent en place. Sans doute les effets bénéfiques de l'air frais !

– Tu as eu peur à cause de cet acte de vandalisme ? Tu sais bien que je ne laisserai jamais personne te faire du mal !

L'aveu nous prend de court. Tous les deux. Bouche bée, je le dévisage au centre du commissariat désert – seule véritable cause de mon malaise – tandis qu'il rompt le contact et me lâche enfin. Ses yeux des mers du sud m'échappent.

– Ne t'inquiète pas trop, reformule-t-il. Je vais m'occuper de cette histoire.
– Je sais, murmuré-je. Je te fais confiance.

Stop.

Vous pouvez rembobiner ?

À nouveau, nous sommes pris de court par les mots qui sortent de l'une de nos bouches. Ce serait quand même sympa qu'ils transitent de temps en temps par notre cerveau… Je me racle la gorge en fixant mes baskets. Moi ? Faire confiance à Terrence Knight ? Qu'y avait-il dans mon café, ce matin ?

– On pourrait sortir ? lancé-je, nerveuse. Je me sens juste un peu…

Vite, une excuse.

– Un peu fatiguée.

À mon grand soulagement, il cesse de me poser des questions et m'entraîne vers la sortie. Comment pourrais-je lui avouer la vérité ? Ma peur des commissariats est intimement liée à mon passé. J'arpente le couloir en essayant de ne pas courir, de rester normale. À l'intérieur, l'angoisse me tord le ventre et les vieux souvenirs se réveillent.

Ma dernière visite d'un commissariat remonte à mes 16 ans. Je venais de m'enfuir du cercle

d'Asclépios et m'étais remise de mon accident de voiture, heureusement sans gravité. J'ignorais vers qui me tourner – et comment le monde fonctionnait !

Tout s'est passé comme si je débarquais d'une autre planète. Ou d'une autre époque. Je devais ressembler à une voyageuse temporelle, à la fois perdue et apeurée, coincée par une foule d'inconnus qui ne partageaient pas mes croyances, employaient des mots inconnus, se déplaçaient dans des *voitures* – un terme que j'apprendrais par la suite, s'habillaient avec des vêtements trop courts ou trop moulants…

C'est dans cet état d'esprit que j'ai poussé la porte d'un commissariat de Birmingham en Alabama, à proximité de l'immense propriété où le père Samuel nous parquait. Et les ennuis ont commencé. L'inspecteur qui m'a reçue s'est contenté de me rire au nez, comme si je racontais des mensonges.

Je lui ai raconté la vérité. Je lui ai décrit ce qui s'était passé, ce qui m'était arrivée depuis ma naissance. J'ai aussi raconté mon accident sur la route juste après mon départ de la secte, même si mon souvenir restait flou – et aujourd'hui encore, impossible de le recomposer en détail. Je n'en garde que des bribes, comme si mon cerveau bloquait. Peut-être mon subconscient fait-il de la rétention pour me protéger ?

– *Rentre chez toi, petite, au lieu de me faire perdre notre temps !*

Il a fallu que je me confie à Basil, des semaines plus tard, pour comprendre. Renseignements pris, il m'a expliqué qu'une partie des policiers de la ville étaient corrompus et payés pour fermer les yeux sur les abus de la secte. D'après les rumeurs, les flics touchaient des pots-de-vin sous forme de cadeaux, jamais en liquide. Mais faute de preuves, impossible de dénoncer leurs exactions. Et ils m'auraient sans doute ramenée à la secte si Basil, rencontré à l'hôpital suite à mon accident, ne m'avait pas accompagnée. Sans cette escorte, je serais retombée entre les serres du père Samuel !

Aujourd'hui, je ne fais plus confiance à la police, même si les officiers de Riverspring n'ont rien en commun avec ces flics véreux. Écœurée, je n'ai plus jamais parlé de mon histoire aux autorités. Je suis persuadée que personne ne me croirait. Je relève la tête et offre mon visage aux rayons du soleil.

Ça va mieux. J'avais juste besoin d'oxygène et de lumière.

Et d'oublier. De tout oublier.

***

Nous traversons le parking pour rejoindre la voiture de Terrence – un superbe coupé – que lorgnent plusieurs hommes non loin, officiers comme civils. Sans y prêter attention, Terrence en déverrouille les portes à distance tandis que je marche derrière lui. Je me sens encore vaseuse.

– Je te dépose à ton cours ? me propose-t-il.
– Non, je vais marcher. Tu es déjà assez en retard.

– Ce n'était pas une question, rectifie-t-il, en m'ouvrant la porte du côté passager.

Je ne peux pas lui retirer sa galanterie. Ni sa classe.

– Essaie quand même de ne pas salir le sol avec tes baskets pourries.

Ni sa tête à claques.

– Tu les utilises pour courir dans des marécages ?
– Très drôle. Non, mais je cours en extérieur. Je n'ai pas envie de rester enfermée chez moi sur un tapis de course.

Je lui souris, l'air innocent.

– J'aurais l'impression d'être un hamster dans sa roue.

Il me rend mon sourire, visiblement amusé.

– Tu as raison, ça ne te va pas. Je te verrais plutôt dans le rôle d'un pitbull.

J'ai des chances d'échapper à la police si je commets un meurtre juste en face du commissariat ?

Nous montons chacun d'un côté, aussi vexés l'un que l'autre. Un partout, la balle au centre. Et pendant que j'essuie discrètement mes tennis sur son précieux tapis de sol, Terrence démarre sur les chapeaux de roues, pressé par le temps.

– Cet acte de vandalisme était clairement dirigé contre nous, réfléchit-il à voix haute. Il ne s'agit pas d'un simple casseur venu passer ses nerfs sur la propriété d'autrui…

Sa voiture quitte le parking.

– Non, cette action avait un côté vengeur.

Je hoche la tête à contrecœur.

– Et comme par hasard, nous avons découvert les dégâts juste après la visite de mon père, auquel j'ai refusé de l'argent…

Il n'a rien besoin d'ajouter.

– Tu penses que ton père est impliqué ?

J'en suis estomaquée. Brièvement, je revois Cameron Knight devant notre porte, venu quémander de l'argent à son fils. Certes, il était en colère mais je peine à l'imaginer dans le rôle du vandale, surtout à son âge. À 60 ans, on balance rarement des pierres dans les vitres. Cela dit, je ne le connais

pas personnellement.

– Tu l'en crois capable ?
– Tu serais étonnée de ce qu'il a pu faire dans sa vie.

Bien sûr, il n'ajoute rien et me laisse dans l'expectative. Je n'ose pas l'interroger après la manière dont il m'a envoyée bouler ce matin, suite à la visite en coup de vent de son géniteur. À nouveau, l'enveloppe en kraft remplie de photos me revient en tête. Et si c'était lié ? Et si le saccage des vitres avait un rapport avec moi, avec mon passé ? Je décale ma ceinture de sécurité, qui passe en travers de ma poitrine. En même temps, pourquoi quatre ans après ma fuite ? Pourquoi maintenant ?

Non, c'est impossible.

Ça ne peut pas être ça.

En revanche…

– J'ai pensé à autre chose, annoncé-je, en regardant le paysage derrière la vitre teintée.

Les rues défilent, familières, rassurantes après toutes ces aventures. J'ai pris la décision de ne jamais lui parler de mon passé et je m'y tiens malgré l'envie de partager mes angoisses avec quelqu'un.

– Oui ?
– Tu vas peut-être me prendre pour une folle…

Je m'interromps brusquement.

– J'ai très bien vu ton regard ! m'exclamé-je, faussement scandalisée.

Genre, aucun risque puisqu'il me croit déjà dingue !

– Quoi ? Je n'ai rien dit !
– Eh bien, ça vaut mieux pour toi.

Il se contente de hausser un sourcil alors que je poursuis, un peu hésitante :

– Je me demande si ça ne pourrait pas venir d'un… d'un habitant de Riverspring.

Terrence me glisse un regard intéressé, visiblement intrigué. J'ai honte d'accuser un membre de la communauté qui m'a accueillie et où je me sens à ma place alors que je ferais mieux d'évoquer la secte. Je ne suis pas fière de moi. Mais après mon accrochage avec le boulanger ou certaines élèves de mon cours de yoga, je me pose la question.

– Pas bête, admet Terrence. C'est une autre possibilité.

Nous approchons du bâtiment où je donne mes séances et il ralentit, en laissant traverser une femme avec son landau.

– Au moins, nous ne manquons pas de pistes, ajoute-t-il.
– Je ne sais pas si on doit s'en réjouir. Ça veut quand même dire qu'on a beaucoup d'ennemis… conclus-je, dépitée.

Terrence hausse les épaules, indifférent.

– Oh, ça…

Comme si ce n'était rien. Comme s'il avait l'habitude.

– Ça ne te fait rien ? m'étonné-je.
– Rien du tout. Et ça ne m'empêchera pas de dormir cette nuit.
– Tu te fiches qu'une personne te déteste au point de vandaliser ta maison ?
– Je ne m'en moque pas dès lors qu'on s'en prend à mes proches ou mes biens. Mais être simplement détesté, oui, je m'en fous éperdument !

J'avais remarqué…

Mais je ne peux m'empêcher d'admirer son aplomb, son indifférence au regard des autres. Je devrais peut-être m'en inspirer !

2. *Big Brother*

Qu'est-ce qu'il fabrique ? Tout en essuyant la vaisselle du dîner, je suis du coin de l'œil les circonvolutions de Terrence, sorti dans le jardin. À nouveau, il disparaît de mon champ de vision et je me colle à la fenêtre pour suivre ses fesses.

Le jean moulant est la plus belle invention du monde.

Je soupire en nettoyant une assiette avec mon torchon. Puis je lorgne du côté du salon, où m'attend mon dernier roman en cours, abandonné sur le canapé… Hélas, le tableau de répartition des tâches ménagères, placardé sur le frigidaire, me rappelle à l'ordre. J'ai l'impression d'être à l'armée. Et impossible de négocier une remise de peine avec Terrence : tout doit être fait en temps et en heure.

Terrence ressurgit devant la façade. Les yeux rivés au toit du manoir, il griffonne dans un carnet. Se lance-t-il dans l'architecture ? Ou la rénovation ?

– Qu'est-ce qu'il fiche ?

Captivée par son manège, j'essuie la passoire en me rapprochant de la vitre, encadrée par mes jolis rideaux avec un imprimé « cerise » – qui nous a valu une énième prise de becs. Ce n'est quand même pas ma faute s'il a des goûts tristes et ternes, n'est-ce pas ?

– Bizarre, bizarre…

Je range l'égouttoir en me tordant le cou pour mieux l'espionner. Après une longue journée de travail, nous sommes rentrés à la maison en début de soirée – et durant le repas, nous avons soigneusement évité le sujet tabou de notre nuit torride. Parce que nous n'en avons toujours pas parlé. Et nous n'en parlerons jamais. Ce n'est pas comme si nous étions assis sur une bombe à retardement…

Terrence marmonne devant la porte d'entrée et ajoute une annotation sur son bloc-notes. C'en est trop. J'abandonne mon torchon sur la table et sors de la cuisine. Cela fait vingt minutes qu'il rôde autour de la demeure de Basil. J'espère qu'il ne prépare pas un autre mauvais coup afin de la garder pour lui !

– Salut ! lui lancé-je.

Je referme la porte d'entrée sans parvenir à attirer son attention. Il est trop concentré sur son étrange schéma. Dressée sur la pointe des pieds, j'aperçois le dessin qu'il a esquissé. Waouh ! Il est plutôt doué avec un crayon ! Mais qu'est-ce que cet homme ne sait pas faire ?

En dehors d'être aimable et diplomate, bien sûr…

– Qu'est-ce que tu fais ?

Je me rapproche avec curiosité et en guise de réponse, il me tend la carte de visite d'une entreprise… spécialisée dans la surveillance des demeures privées. Je tourne le petit bout de carton entre mes doigts, décontenancée.

– *Protect your home, protect your life*, lis-je à voix haute.

Rien que ça. Je n'aime pas ce slogan destiné à faire croire que nous sommes menacés à chaque coin de rue et que le monde est une jungle. Je grimace tandis que Terrence place une croix sur son plan.

– Tu marques un emplacement ?

Terrence acquiesce d'un signe.

– Pour quoi faire ?

Il relève la tête pour lorgner du côté des gouttières, ajoute une autre croix, puis se tourne vers moi.

– Je cherche l'endroit idéal pour nos caméras de sécurité.

J'ai besoin de plusieurs secondes pour que l'information remonte jusqu'à mon cerveau.

– Nos… quoi ?!

Terrence me contourne pour examiner le garage, aux vitres déjà réparées. À ma grande stupeur, il avait trouvé le temps de diligenter une équipe d'ouvriers sur place et tous les travaux ont été faits avant notre retour à la maison.

– Nos caméras, répète Terrence, comme si ça tombait sous le sens ou que j'étais légèrement ralentie.

Prévoir une grande bâche pour transporter son corps dans le coffre de ma voiture.

– Oui, merci, j'avais entendu, m'agacé-je. Sauf que nous n'avons pas de caméras de sécurité. Basil n'en aurait jamais voulu sur sa propriété.

Il trouvait ce genre de méthode de surveillance intrusive. Et il prétendait qu'il passait mal à l'écran…

– Mais Basil ne s'est jamais retrouvé avec des pneus crevés, des fenêtres brisées et une menace taguée sur les murs de sa maison, réplique Terrence, implacable.

Sortant son téléphone de sa poche, il photographie le garage sous toutes ses coutures.

– Au fait, j'ai fait venir une dépanneuse pour ta voiture. Tous les pneus ont été changés. Tu pourras te servir de ta pou… de ta voiture dès demain, se reprend-il en vitesse.
– Ce n'est pas une poubelle, me défends-je, presque absente.

Même si je devrais jeter les canettes de Coca-Cola oubliées sous le siège du passager. Et me débarrasser des vieux carrés de chocolat qui ont durci dans ma boîte à gants. Et passer l'aspirateur sur le sol.

Bon, OK, c'est un peu une décharge.

Sauf que sa petite pique ne m'atteint pas. Les mots « caméras de sécurité » clignotent dans mon esprit. Et mon cœur bat très vite alors que je suis Terrence pas à pas pendant qu'il mitraille l'annexe.

– Merci pour la dépanneuse. Je te rembourserai.
– Ce n'est pas la peine.
– Je te rembourserai, répété-je, d'un ton sans appel.

Terrence n'insiste pas, devinant sans doute combien le sujet est sensible. Je veux toujours payer mes dettes. Je suis un peu comme les Lannister de la série *Game of Thrones*. En moins sanguinaire.

– C'est quoi cette histoire de caméras ?
– J'ai fait appel à une société spécialisée dans la protection des demeures de luxe, m'explique-t-il, en poursuivant ses photos. Elle m'a été chaudement recommandée. Ce sont de vrais experts.

Clic, clac.

Le flash de son appareil se déclenche dans la nuit, immortalisant la bâtisse sous tous les angles.

– Je pense commencer par la pose d'une dizaine de caméras. Deux à l'entrée du domaine, pour que nous contrôlions les allées et venues.

Clic, clac.

– Six sur le corps de logis principal – deux braquées vers les entrées et sorties, et les autres aux angles de l'édifice, pour que nous puissions surveiller tous les mouvements. Et bien sûr, on placera aussi deux caméras sur le garage. Comme il est à l'écart, il reste une cible facile.

Je m'immobilise pendant qu'il continue à deviser, totalement absorbé par son projet. Il ne s'en aperçoit qu'au bout d'une minute et se tourne vers moi, l'air interrogateur… mais je suis trop soufflée pour parler. Je n'arrive plus à respirer. Comme si j'avais reçu un coup dans le plexus solaire.

– Ça ne va pas ?

Je dois être blanche comme un linge car il rebrousse chemin. Malgré la nuit, nos regards se croisent. Nous sommes seulement éclairés par les projecteurs accrochés aux angles de la demeure

mais il discerne parfaitement mon expression farouche.

– Personne ne posera la moindre caméra ici, articulé-je, très distinctement, de sorte qu'il ne manque pas une syllabe.

– April, tu…

– Pas. De. Caméra. Ici.

Terrence hausse les sourcils, surpris par ma voix glacée. Moi vivante, jamais mon lieu de vie ne sera placé sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des souvenirs me reviennent en pagaille, issus de mon enfance. Dès que j'ai su parler, j'ai été obligée de faire des rapports quotidiens à mon référent, en charge de noter mes actes, mes pensées, mes souhaits, et de les rapporter aux sages de notre communauté.

– Une ou plusieurs personnes sont entrées par effraction chez nous, me rappelle Terrence, très calme. En général, les caméras sont une excellente force de dissuasion. Et s'ils reviennent, nous pourrons les identifier sans peine.

– Je m'en fous !

Ce n'est plus la tête qui parle, c'est le cœur. Je me moque qu'il ait raison. Je ne veux pas vivre comme si j'étais en prison, obligée de surveiller mes faits et gestes, de renoncer à ma liberté parce que des imbéciles ont décidé de vandaliser mon domicile. C'est à eux d'être surveillés ! Pas à moi ! Je le clame haut et fort, avec une telle virulence que Terrence en reste coi.

– Désolé, mais je refuse de rester sans rien faire pendant qu'on vandalise ma maison ! Et tu ne trouves pas que tu exagères ? De nombreux foyers recourent à cette méthode pour assurer leur tranquillité d'esprit.

– Les gens font ce qu'ils veulent. Moi, je ne céderai pas à la paranoïa ambiante. Ces caméras, c'est… c'est une violation totale de la vie privée. Et en plus, on serait obligés de payer pour que des gens nous surveillent et nous filment ? Autant s'inscrire tout de suite dans une téléréalité !

Cette histoire éveille en moi un dégoût viscéral. C'est presque physique. Terrence m'observe sans comprendre, faute d'avoir toutes les données. Mais il sent qu'il y a anguille sous roche. Il est loin d'être idiot, malheureusement…

– Pourquoi tu réagis si violemment ? veut-il savoir, toujours posé.

– De toute manière, tu as besoin de mon accord pour faire poser ces caméras. Et je ne te le donnerai jamais.

– J'avais bien compris. Mais j'aimerais savoir pourquoi !

Il me détaille avec mes poings serrés, mes pieds plantés dans le sol. J'ai l'attitude d'une combattante. J'essaie de me ressaisir malgré l'électricité en train de parcourir mes veines.

– Parce que…

Parce que j'ai grandi sous surveillance.

Parce que je n'étais pas libre de mes actes.

Parce que je ne pouvais même pas choisir mon métier, mon mari, ma vie.

Parce que j'en crevais, je m'en asphyxiais.

– Parce que… parce que je refuse de vivre comme dans un livre de George Orwell.

Et sur cette pirouette, je tourne les talons et rentre à l'intérieur en claquant la porte.

***

Après une nuit de sommeil, cette histoire de caméras m'apparaît moins importante que la veille. De toute manière, je les débrancherai les unes après les autres si jamais Terrence ne m'écoute pas. Forte de cette résolution, je quitte mon lit et rejoins la seule salle de bains en état de marche.

– « *First I was afraid, I was petrified…* »

Mes habits posés dans un coin, je monte dans la cabine en fredonnant. L'eau chaude commence à ruisseler sur ma peau. Que ça fait du bien ! Attrapant mon gel douche à la papaye, j'en verse une généreuse rasade dans ma paume et frotte mes bras et mon buste avec entrain.

Des vapeurs d'eau s'élèvent alors que la condensation s'agglutine sur les vitres de la douche et les miroirs. J'adore les douches brûlantes – même si Terrence se plaint ensuite qu'il ne reste plus assez d'eau chaude pour la vaisselle. La tuyauterie du manoir est terriblement vétuste. Tout en continuant à chanter, je me frictionne des pieds à la tête.

C'est alors que la porte de la salle de bains s'ouvre. Je me fige sous le jet, incertaine… et vois une haute silhouette entrer dans la pièce comme si de rien était. Terrence. Tranquille. Comme si de rien était. Les yeux rivés à son portable, il se dirige vers l'étagère pour récupérer une petite bouteille – sans doute un désinfectant ou un aftershave. Je ne vois pas assez bien à travers les volutes.

Euh… c'est moi ou il y a une personne de trop ici ?

– Haaaaaaa !

Un cri. Mon cri.

– Haaaaaaa !

Et le sien. Nettement plus grave et rauque mais aussi stupéfait. À l'évidence, il ne s'attendait pas à me trouver là. Il reste figé quelques secondes et nos regards se croisent. Je rougis comme une pivoine, tétanisée et… toute nue.

– Je suis désolé…

Terrence ressort précipitamment en claquant la porte derrière lui.

– Vraiment, ajoute-t-il, derrière la cloison.

Je l'entends s'éloigner et sous le coup de l'émotion, je me rince en vitesse et sors à mon tour, enveloppée d'un peignoir solidement noué par une ceinture. Cinq minutes plus tard, je le rejoins dans la cuisine, gênée et… en colère. Rentrer dans la salle de bains pendant que je me lave ! Il ne me l'avait encore jamais faite, celle-là !

– On doit rajouter une règle ! m'exclamé-je. Tout de suite.

Terrence ouvre la bouche mais je l'arrête d'une main.

– Si tu comptes avoir un jour une descendance, je te conseille juste d'obéir !

Il ne se le fait pas dire deux fois et lève les mains en l'air comme s'il se rendait.

– Interdiction d'entrer dans la salle de bains AVANT de frapper à la porte ! m'exclamé-je, penchée par-dessus son épaule après qu'il a récupéré la liste.
– Ou on peut aussi investir dans un verrou, propose Terrence, plein de bon sens.

Il me prend de court. Je n'y avais même pas pensé ! Je rougis à nouveau et tire les pans de mon peignoir pour les resserrer. Je regrette de ne pas être descendue dans ma doudoune. Avec des bottes d'après-ski. Et une cagoule.

– Écoute, April… je suis désolé pour cet épisode. Sincèrement. Je ne savais pas que tu étais…
– Tu n'as même pas respecté le planning des horaires ! l'interromps-je, en pointant l'index vers lui.
– Oui… mais non. Je suis entré dans la salle de bains à cinq heures cinquante-cinq tapantes, soit cinq minutes avant que ton créneau ne commence. C'est toi qui n'aurais pas dû te trouver là. Sans ça, je n'aurais jamais franchi cette porte.
– Quoi ? Mais… tu avais quitté la salle de bains. Je pensais que c'était mon tour !
– Ton tour débute à six heures .

Le pire, c'est qu'il a raison. Je me mets à bafouiller :

– N'empêche ! Écris quand même.

Il obtempère.

– Tu vas acheter un verrou ? veux-je quand même savoir, d'une petite voix.

Il esquisse un sourire en coin – celui qui me fait fondre.

– Oui, et je le poserai ce soir. Promis.
– Et tu peux en prendre un pour les WC ?

Parce que je n'en peux plus de faire pipi en tenant la porte avec mon bras de peur qu'il n'entre par mégarde ! Il est temps de reprendre le contrôle de cette maison !

– Personne n'a envie d'être surpris sur le trône ! m'exclamé-je, pragmatique.

Il hésite avant de grimacer, visiblement rallié à ma cause, et d'ajouter la nouvelle précision.

– Vu sous cet angle…

Je crois que je suis en train de le contaminer.

Je ramasse machinalement une miette restée sur la table.

Et inversement.

***

Remise de mes émotions, je prépare le petit déjeuner en frissonnant, mettant à griller des gaufres végétaliennes dans le toaster. J'ai peut-être attrapé un rhume sous la douche ? En tunique marron brodée de petites perles et long jupon rouge, je déplie mon châle, oublié sur une chaise. Non, à mieux y réfléchir, cet état de malaise date de ma visite au commissariat. Je ne me sens pas dans mon assiette depuis ce moment.

– S'il refuse de négocier, cessez immédiatement les enchères.

Terrence va et vient dans mon dos, ultra-actif. Pour changer.

– Bien sûr que non. C'est un risque calculé.

Je le surveille du coin de l'œil pendant qu'il vide sa seconde tasse d'arabica. Ce n'est plus du sang qui doit circuler dans ses veines, uniquement de la caféine !

– Il reviendra nous manger dans la main.

Il ramasse un dossier qu'il range dans sa serviette en cuir, tout en veillant à ne pas écorner les coins en carton. Puis il attrape ses trois téléphones portables, tous en train de clignoter, sans cesser de parler dans son oreillette.

– Et la revente du Beacon Hills Hotel ?

J'ignore comment il peut tenir ce rythme. Son ordinateur ouvert sur un coin de la table, il rédige un e-mail en poursuivant sa conversation.

– Parfait. Envoyez le contrat au service juridique. J'ai remarqué une anomalie au paragraphe trente alinéa 6B, récite-t-il de tête. Ils n'ont pas respecté la préséance de la ville de Miami.

Du bout des doigts, je dépose mes gaufres dans une assiette et me perche sur le bord de l'évier. Mais au moment de les porter à ma bouche, je me dégonfle. Je n'ai pas très faim, finalement. Je me sens un peu barbouillée. Terrence relève alors la tête.

– Tu n'as pas faim ? s'étonne-t-il.

Je suis si surprise d'être incluse dans la conversation que je reste interloquée.

– Ça m'étonne de toi.
– Dis tout de suite que je mange comme quinze !

Il sourit… et reprend sa conversation avec son interlocuteur. Ce n'est pas possible. Comment fait-il pour être partout à la fois ? Je le suis des yeux comme si je regardais une émission. Il est passionnant, cet homme.

soupir

Mais je n'ai pas le temps de lui dire au revoir qu'il disparaît déjà. Terrence est une vraie tornade. Il vit à cent à l'heure. J'observe sa voiture en train de s'éloigner et descends de l'évier pour ranger mes gaufres dans un Tupperware. Je me sens patraque. Un état que je déteste et contre lequel je compte bien lutter.

– Je n'irai pas, réfléchis-je à voix haute.

Ah ça, jamais de la vie ! Je ne mettrai pas les pieds dans un cabinet médical. J'en réprime un frisson d'horreur. Dans la communauté d'Asclépios, nous utilisions uniquement des plantes et des remèdes naturels pour nous soigner – les médicaments et les vaccins faisant partie de cette modernité que tous les adeptes refusaient en bloc. Et tant pis si vous tombiez gravement malade !

J'ai toujours une peur viscérale des médecins, ancrée en moi et contre laquelle je ne peux rien – même si j'ai conscience que les enseignements de la secte étaient faux, et leur rejet de la modernité dangereux. Je m'enveloppe dans mon châle. Je ne suis pas aussi libérée de mon passé que je le croyais. Mais comment pourrais-je m'affranchir de cet héritage ? J'ai vécu presque toute ma vie là-bas. Et même si cela me fait mal de l'avouer, une partie de moi est encore sous influence…

3. BFF

– Ton bronzage est superbe !

Ma meilleure amie tourne sur elle-même au milieu du salon sous mes applaudissements. En jean, chemisier blanc et léger blazer jaune, elle est rayonnante. Ses lunettes de soleil relevées dans ses cheveux blonds et coupés au carré, Lauren est le prototype du canon – le genre de fille qui filerait des complexes à un top modèle.

– Tu as eu le temps d'aller à la plage ? m'étonné-je.

Elle rigole.

– Dans mes rêves, oui. J'ai dû me contenter d'une cabine UV dans le spa de l'hôtel. C'est tout de suite moins glamour.

Assise en boule dans le canapé, les jambes repliées contre moi, j'admire son incroyable teint pain d'épices. Sa peau hâlée met en valeur les fards turquoise de ses yeux, en accord avec ses prunelles bleu azur.

– Tu es magnifique ! Rappelle-moi juste pourquoi on est amies…

Elle éclate de rire en prenant place à mes côtés. Pour fêter nos retrouvailles, je l'ai attendue à l'aéroport après ma journée de travail et l'ai ramenée directement au manoir de Basil. Je tenais absolument à ce qu'elle découvre la maison.

– Toi aussi, tu es superbe, note Lauren en plissant les paupières.

Elle m'observe avec attention.

– Tu as quelque chose de changé.
– Ah bon ?

Je ne comprends pas. Je porte toujours mon grand jupon rouge et ma tunique d'inspiration africaine. J'arbore la même coupe de cheveux – longue crinière blonde relevée par une pince – et le même teint d'endive. Je n'ai ni pris ni perdu un gramme et je manque toujours de sommeil malgré mon titre de championne intergalactique de « snoozing ».

– Je ne sais pas, continue Lauren, pensive. C'est dans tes yeux.

Je baisse très vite le regard, comme si elle pouvait y voir quelque chose – ou quelqu'un. Mon cœur s'emballe. Pourquoi ai-je directement pensé à Terrence ? Et pourquoi a-t-il pris une telle place

dans mon esprit ? Peut-être parce que je vis avec lui depuis plusieurs semaines ? Peut-être parce qu'il est le type le plus borné, le plus prétentieux, le plus petit chef, le plus énervant et le plus sexy de la planète ?

– Il y a une différence, déclare Lauren, comme si elle posait son diagnostic.
– Quoi ? me moqué-je. J'ai une poussière dans l'œil ?
– Non. Plutôt… une étincelle.

Silence. Je hausse les épaules pendant qu'elle lève son verre en riant. Je lui ai offert un mojito dès son arrivée avant d'opter pour un jus d'orange. Nous trinquons à son retour. Cela me fait un bien fou de la retrouver en chair et en os. Nos conversations par Skype ne me suffisaient plus.

– Je suis si contente que tu sois là ! Après le départ de Jessica, j'ai cru que j'allais me retrouver toute seule.
– Mais voilà les renforts ! me rassure-t-elle.

Elle en profite pour jeter un coup d'œil au décor. C'est la première fois qu'elle vient dans la demeure de Basil et qu'elle découvre mon nouveau cadre de vie. Son regard s'arrête sur le téléviseur à écran plat.

– Wow. C'est à ton coloc, j'imagine ?
– Affirmatif.
– Il a un complexe inavouable ?

Nos éclats de rire retentissent dans le salon et ma meilleure amie se rapproche de moi, avec une mine de conspiratrice.

– Et comment ça se passe avec lui ? me demande-t-elle, curieuse. Je veux des infos croustillantes !
– Tu vas être déçue, alors.
– Vous êtes toujours à couteaux tirés ?
– On peut dire ça, oui.

Je croise les doigts pour qu'elle ne remarque pas mon air coupable… parce que je mens comme une arracheuse de dents. Lauren ne sait rien de ma relation en dents de scie avec Terrence. Je ne lui ai pas raconté notre premier baiser parce que j'avais trop honte de ma réaction. Idem pour notre première fois ratée. Je ne voyais pas comment justifier mon comportement après avoir autant râlé sur mon coloc ! De fil en aiguille, je me suis retrouvée coincée et je ne lui ai rien dit. Même après avoir véritablement couché avec lui.

– Moi qui pensais que vous régleriez vos différends au lit ! s'amuse-t-elle.
– Eh bien, tu n'y es pas du tout ! m'écrié-je, écarlate.
– Oh, ça va. C'était pour rire. Ne prends pas cet air effarouché.

Elle s'esclaffe mais très vite, son rire s'étrangle, comme si elle avait avalé une cacahuète de travers. Je n'ai qu'à suivre son regard, fixé sur le seuil du salon, pour comprendre. Terrence vient

d'apparaître. En costume et mocassins italiens, il nous contemple tour à tour, un sourire aimable aux lèvres malgré une certaine froideur.

– April, je ne savais pas que tu recevais.
– Oh, euh… oui. Je te présente Lauren Patterson, ma meilleure amie. Je suis désolée de ne pas t'avoir prévenu avant. Ça s'est décidé très vite.

Monsieur Manque-de-Spontanéité me darde un regard éloquent – je le paierai tout à l'heure, à mon avis – avant de se tourner vers ma copine. Lauren quitte le canapé pour venir à sa rencontre et lui serrer la main. Elle semble sous le choc. Mon ventre se tord bizarrement lorsque leurs paumes se touchent.

– Ra… ravie de vous connaître.

Lauren, toujours si sûre d'elle et de son charme, bégaie un peu.

– Moi de même. Terrence Knight, se présente-t-il avec un sourire de circonstances.
– Oui, April m'a beaucoup parlé de vous.
– Je dois m'inquiéter ? Ou prendre un avocat ?

Mon amie éclate de rire.

– Vous pouvez toujours faire appel à moi pour vous défendre. C'est justement mon métier.

Le sourire de Terrence s'affirme.

– Il y aurait conflit d'intérêts, vous ne croyez pas ?

Un petit aiguillon traverse ma poitrine tandis que je les observe en plein échange. Je me sens agacée, sans comprendre pourquoi. Je trouve qu'il garde trop longtemps sa main dans la sienne. Et je me racle la gorge pour attirer son attention.

– Excuse-moi d'avoir amené Lauren ici, interviens-je. Mais tu n'avais encore rien écrit au sujet des visites amicales dans notre règlement.

Terrence hausse un sourcil amusé tandis que dans son dos, Lauren m'adresse de grands signes. Elle fait mine de s'éventer d'une main avant de tirer sur le col de sa chemise, comme s'il faisait cinquante degrés. Puis elle articule, sans un son : « il est CA-NON ». Et je n'ai aucune peine à lire sur ses lèvres la suite du message. « Mais pourquoi tu ne m'as pas prévenue ?! » Elle me déconcentre tant que j'entends à peine la réponse moqueuse de mon coloc :

– Je ne suis pas encore gardien de prison. Tes amis sont les bienvenus. Je te rappelle que tu es chez toi, April.

Première nouvelle. D'habitude, je dois lui envoyer un télégramme si j'entre dans une pièce !

Je laisse couler malgré mon agacement croissant. D'où vient ce brusque accès de mauvaise humeur ? Ça ne me ressemble pas. Lauren et Terrence échangent quelques banalités mais je n'entends plus rien. Je me concentre sur leur gestuelle, leur expression. Lauren touche son bras à deux reprises sans que Terrence réagisse, focalisé sur ses propos. Il lui plaît. Ça crève les yeux. Tout son corps la trahit. Et je parie qu'elle est son type de femme. Qui ne craquerait pas pour une businesswoman aguerrie dans un corps de mannequin scandinave ?

Un petit goût amer envahit ma bouche, désagréable, quand j'aperçois mon reflet dans la vitrine où sont exposées mes poupées. Je suis raide comme un manche à balai dans le sofa. Et on dirait que je souffre de constipation. Mais que m'arrive-t-il ? Le rire de gorge de Lauren résonne et me hérisse mais je tente de suivre la conversation.

– Je rentre du Costa Rica, explique ma meilleure amie.
– Vous êtes pénaliste en droit international ?
– Non, je me consacre aux droits des affaires. J'ai été envoyée sur place pour étudier une possible implantation d'entreprise à San Jose.
– Je vois.

Tous les deux se lancent dans un débat passionné, vantant les mérites contrastés des différents pays d'Amérique latine pour l'import / export. Terrence a l'air d'en connaître un rayon sur le sujet, sans doute au fait de toutes les subtilités juridiques dès lors qu'elles touchent le monde de l'entreprise.

Un peu gênée, je me sens exclue de la conversation. Lauren boit les paroles de mon coloc en tortillant une mèche de ses cheveux autour de son doigt. Elle a complètement oublié ma présence. Et c'est Terrence qui se tourne finalement vers moi :

– Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps. Je serai dans mon bureau si jamais…
– Oh, non ! s'écrie Lauren, dépitée.

La déception se lit sur ses traits. Elle me tire alors par le bras.

– On ne peut pas vous laisser partir comme ça !

J'ouvre la bouche pour répondre mais elle enchaîne déjà :

– Et si nous allions prendre un verre, tous les trois ? Ce serait sympa. Ça nous permettrait de faire connaissance !

Terrence et moi nous raidissons – mais sans doute pas pour les mêmes raisons. Je n'ai aucune envie que Lauren tourne autour de lui durant toute la soirée et lui a sûrement trop de boulot pour s'éloigner de ses dossiers. À moins qu'il ne redoute de tomber sous le charme de mon amie ? Cette idée me retourne l'estomac. Encore.

– Terrence a sûrement du travail…

– Un vendredi soir ? Pas question ! C'est trop triste !

Elle attrape son sac à main pour donner l'impulsion.

– Je connais une boîte géniale à Miami. Je suis certaine qu'elle va vous plaire.

Elle ne semble s'adresser qu'à Terrence, pris en otage par son invitation. Moi-même, je ne sais comment y échapper tant elle paraît déterminée. Quand Lauren veut quelque chose, elle finit toujours par l'obtenir. Ce qui me fait craindre le pire.

– En route ! nous encourage-t-elle.
– Pourquoi pas ? finit par abdiquer mon coloc.

Et tandis qu'il quitte la pièce le premier, Lauren saisit mon bras et se penche à mon oreille, surexcitée :

– Tu crois que j'ai mes chances, avec lui ?
– Euh… oui…

Ah. Ça m'arrache la bouche.

– Cachottière, va ! Il n'est pas sexy, ce type… c'est carrément une bombe.
– Je n'avais pas remarqué…

Elle ne relève même pas l'ironie.

– Qu'est-ce que tu penses de cette sortie ? Grâce à moi, tu ne vas pas passer une autre soirée en tête-à-tête avec ton ennemi juré ! Tu m'as bien dit que tu n'en pouvais plus, non ? Je crois que tu peux me dire merci, conclut-elle, avec un clin d'œil.

Merci. C'est ça, oui.

***

Les néons clignotent et changent de couleurs pour illuminer la piste tandis que les enceintes déversent une musique trop forte. Je vais devenir sourde. À chaque fois que Lauren ou Terrence ouvrent la bouche, je suis obligée de lire sur leurs lèvres. Autour de nous, l'ambiance est électrique. Des couples dansent, enlacés, des clients trinquent en buvant au goulot d'un magnum de champagne. Tout le monde semble s'amuser dans ce night-club huppé où Lauren a ses habitudes. Une hôtesse l'a directement conduite dans l'une des petites alcôves à l'écart de la piste centrale et du bar bruyant. Et depuis vingt minutes, je ne quitte pas la banquette capitonnée où j'ai échoué.

– Ça te plaît ? me lance Lauren, tout sourire.

Ses créoles en or brillent à ses lobes, illuminées par l'éclat d'un projecteur, brièvement braqué vers elle. Puis la semi-pénombre retombe sur notre petit groupe.

– Oui, beaucoup.

Lauren grimace.

– Tu détestes, c'est ça ?
– Complètement, avoué-je, soulagée.

Une grand-mère doit sommeiller en moi. Pas très profondément, c'est tout. Lauren éclate de rire, amusée par ma franchise.

– Et vous ? demande-t-elle à Terrence. Vous aimez ce genre d'endroit ?

Elle doit presque crier pour couvrir le son électro.

– J'étais déjà venu avec un client.

Le reste de la réponse se perd dans le brouhaha général. Mais contre toute attente, Terrence se fond parfaitement dans l'ambiance. Alors que je l'imaginais coincé et psychorigide, il s'adapte à toutes les situations, tel un caméléon. Accoudé au dossier de la banquette, la veste ouverte, un verre de whisky à la main, on jurerait qu'il hante les night-clubs de Miami toutes les nuits.

– Je connais mal le milieu du courtage immobilier… par contre, j'ai un client qui bosse pour une grande agence de courtage en assurances.
– Mon cousin travaille dans ce domaine.

Lauren et Terrence poursuivent leur conversation. Un peu en retrait, je ne peux m'empêcher de noter leur ressemblance. Pas physique, évidemment, même s'il partage une haute taille et une beauté évidente. Plutôt une attitude, une confiance en eux, un langage. Ils sont issus du même monde, gravitent dans le même milieu et s'intéressent sans doute aux mêmes choses. Ils feraient un très joli couple.

#amertume

J'avale la moitié de mon cocktail sans alcool – qui m'a valu un regard étonné de la barmaid. Ne serais-je pas tourmentée par la jalousie ? Non ! Bien sûr que non ! C'est ridicule ! Je me moque des fréquentations de Terrence. Ce n'est pas comme si j'étais amoureuse de lui. D'accord, nous avons couché ensemble. D'accord, c'était génial. D'accord, je pense à lui toute la journée… mais en mal, le plus souvent ! Je n'ai pas de vues sur lui, je n'attends rien de sa part – hormis le fait qu'il remplisse sa part du contrat durant une année.

– Je vais faire une retouche maquillage, annonce Lauren, en quittant la table. Tu viens ?
– Non, je préfère ne pas savoir à quoi je ressemble et profiter de la pénombre.

Elle s'éloigne en riant alors que Terrence se penche vers moi :

– Je te rassure : tu es toujours aussi belle, me déclare-t-il, très naturel. Tu n'as pas à t'inquiéter.
– Oh…

Je rougis comme une adolescente alors qu'il semble comme un poisson dans l'eau. Mon pied bat la mesure sans que je m'en rende compte tandis que j'admire les danseurs. En même temps, je sens le regard de Terrence posé sur moi. Il m'observe un instant avant de se lever et me tendre la main.

– Viens !

Je hausse les sourcils.

– Où ça ?
– À ton avis ? Sur la piste !

Et avant que je ne proteste, il s'empare de mes doigts.

– Je suis sûr que tu en meures d'envie !

Il a raison mais je ne me sens pas très à ma place dans cet endroit.

– Non, je…
– Allez ! Tu n'as pas envie de te moquer de moi en train de t'écraser les pieds ? ajoute-t-il, tentateur.

Je finis par céder, heureuse qu'il m'offre une bonne excuse. Son attention me touche aussi, comme sa volonté de me mettre à l'aise. Je pose les mains sur ses épaules, un peu gauche. Et pile à ce moment, la musique ralentit pour se transformer en slow. Oh, non ! On dirait que c'est fait exprès ! Terrence pose les mains sur mes hanches et sa chaleur infuse à travers mes vêtements, à travers ma peau. Nos regards se trouvent… et ne se lâchent plus. Je perds totalement le contrôle de la situation – et de mes pensées.

Tout s'arrête.

La musique. Les gens.

Tout.

Nous sommes seuls au monde, à danser l'un contre l'autre. Le temps ne s'écoule plus. Nos corps se rapprochent jusqu'à ce que nous soyons collés. Son torse contre ma poitrine. Son bassin contre mes hanches. Ma jupe ondule au gré de nos mouvements. Je n'ai pas l'impression de toucher le sol alors qu'il conduit avec autorité. Aucun risque qu'il m'écrase les pieds ! Il danse beaucoup trop bien, ce menteur ! Nos gestes sont instinctifs, se répondant par magie. Cela me rappelle une autre danse, encore plus brûlante.

À l'hôtel.

Dans un lit.

Un courant circule entre nous, comme une onde. Nos épidermes se reconnaissent. Je ferme les paupières et appuie ma tête sur son épaule, me laissant aller à son contact. Je m'abandonne à ses bras, le laissant mener, m'emporter. Terrence pose alors sa joue dans mes cheveux. Son parfum m'environne, masculin, entêtant. Je voudrais que ce moment dure toujours, déconnecté du réel.

Puis la musique s'arrête.

Et la magie aussi.

Nous nous retrouvons au milieu de la piste… et c'est la douche froide. Nos regards se croisent et nous ne savons plus quoi dire, quoi faire, embarrassés par ce moment d'intimité. Nous nous séparons très vite. Je m'éloigne presque d'un bond avec l'impression bizarre d'avoir fait quelque chose de mal. Terrence se racle la gorge sans plus poser les mains sur moi.

– On va se rasseoir ? proposé-je, confuse.

Terrence hoche la tête, l'air aussi sonné que moi.

– Oui, ça vaut mieux.

***

Quelques minutes plus tard, ce moment est complètement oublié – au moins en apparence. Lauren est revenue à table, sans rien voir de notre danse… ce qui ne l'a pas empêchée de sentir la tension entre nous.

– Vous vous êtes encore disputés en mon absence ? m'a-t-elle demandé tout bas. Vous êtes terribles ! Je ne peux pas m'absenter deux minutes !

Et tout en riant, elle ne m'a pas laissé le temps de répliquer, engageant à nouveau la conversation avec Terrence. À coups de coude, je me fraye un passage jusqu'au comptoir où la barmaid sert des verres à la chaîne. J'ai proposé d'approvisionner notre table pour respirer un peu. J'ai l'impression de tenir la chandelle.

– Toujours sans alcool, ma belle ?

Elle me fait un clin d'œil. Les cheveux courts et noirs, le maquillage gothique, elle s'occupe du mojito de Lauren et de l'eau plate de Terrence. L'empereur du *self-control* refuse de boire plus d'un verre par soirée.

– Et voilà !

Je lui tends un billet qu'elle refuse.

– C'est pour moi.

– Vous êtes sûre ? C'est gentil mais…

– J'insiste, ajoute-t-elle en me tendant un petit papier avec un numéro de téléphone. Tu m'appelles quand tu veux.

Et si je changeais de bord ? Ce serait peut-être plus simple qu'avec les mecs ! Je lui décoche un grand sourire, amusée et flattée par sa réaction, en la remerciant et attrape les verres.

– N'hésite pas ! s'écrie la fille, dans mon dos.

Je fends la foule en essayant de ne pas renverser nos boissons. Trois garçons éméchés et une fille manquent de me percuter, me forçant à rebrousser chemin. C'est une vraie jungle. Les enceintes pulsent aux quatre coins de la salle à l'ambiance bleutée. Les spots ont changé de couleur plusieurs fois au cours de la soirée. Il doit être vingt-trois heures et les lumières baissent progressivement, créant une atmosphère plus feutrée.

– Excusez-moi… pardon…

J'essaie de ne pas écraser de pieds – et de sauver mes propres orteils. Je me glisse comme une anguille parmi les danseurs.

– Pardon, pardon…

Obligée de me contorsionner pour éviter un couple en train de se rouler une pelle, je rase un mur peint en noir et aperçois une silhouette à l'autre bout de la salle, près des alcôves. Une silhouette familière. Je m'arrête alors que mon cerveau tourne à vide. Qui est-ce ? Je l'ai déjà vue quelque part mais… impossible de m'en souvenir.

La silhouette bouge. C'est un homme. Grand, aussi grand que Terrence. Furtivement, il se tourne vers moi et je distingue son visage. Alors, tout en moi se glace. Mon cœur. Mes poumons. Mes muscles. Mon âme.

– Zack ?

Mon murmure est avalé par le son du DJ… et très vite, le fantôme disparaît, happé par ses voisins. À moins qu'il n'ait jamais existé ? À moins que j'aie rêvé ? Car que ferait cet homme surgi de mon passé dans un club de Miami ? Les verres m'échappent des mains et se brisent au sol, trempant mes chaussures et l'ourlet de ma jupe.

– Tout va bien, mademoiselle ?

Un inconnu s'approche. Assommée, je ne lui accorde par un regard, toujours tourné vers le coin où j'ai aperçu l'un des membres de la secte. Je dois me tromper. J'ai dû tout imaginer. Comme le jour où j'ai cru que le père Samuel sonnait à ma porte alors qu'il s'agissait d'un simple livreur. Mon esprit a tendance à matérialiser ses peurs, à me faire voir n'importe quoi.

– Vous avez besoin d'aide ? me demande le vigile qui m'a rejointe
– Je… non, je…

Puis c'est Terrence qui arrive, l'air inquiet, les sourcils froncés. Je crois qu'il a tout vu depuis sa place.

– April ?

Il pose une main sur mon épaule et son contact me réveille, m'arrachant au cauchemar. Car Zack est un cauchemar, un cauchemar que je ne veux plus jamais faire. Je croise ses yeux bleus d'outremer, inquiets.

– Ça va ?

Une serveuse accourt pour balayer les débris de verre et éponger le sol.

– Je… je ne sais pas. Pardon.
– Tu trembles…

Il tente de me réchauffer en frictionnant mes bras.

– J'ai cru reconnaître quelqu'un, murmuré-je, d'une voix hésitante.
– Qui ça ?
– Personne. Personne d'important.

4. Chacun son tour

Le lendemain matin, je franchis la porte de la cuisine et aperçois directement Lauren et Terrence ensemble.

– Je peux vous déposer ?

J'ai la curieuse sensation de recevoir un seau d'eau glacée en pleine face – très pratique au cas où je ne serais pas bien réveillée. Une tasse de café à la main, Terrence s'appuie à l'évier et sourit à mon amie, en train de croiser les jambes et battre des cils. Elle boit dans mon mug, sur ma chaise, à ma place.

Je dis ça comme ça…

– Seulement si ça ne vous dérange pas…
– Où se trouve votre cabinet ?
– Dans le centre des affaires, sur Brickell Avenue.
– Le siège de mon entreprise se trouve à une minute à peine.

Ils se sourient, visiblement heureux de cette coïncidence. Les yeux de Lauren brillent dès qu'il se pose sur Terrence. Le teint rosi par l'émotion, elle se mordille la lèvre, en vraie séductrice. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Cette situation, c'est entièrement ma faute ! Parce que je ne lui ai rien raconté de mon histoire avec Terrence, elle croit que la voie est libre. Sans parler de mes plaintes perpétuelles ! Elle doit considérer qu'elle me retire une épine du pied.

J'ouvre un placard pour m'emparer d'une tasse avec la tête d'Elvis Presley imprimée – un cadeau de Basil, auquel je tiens particulièrement. Je refuse même de la nettoyer au lave-vaisselle pour éviter toute ébréchure.

– Par contre, je pars dans cinq minutes, précise Terrence, après avoir consulté sa montre. Je commence toujours très tôt.

La pendule m'informe qu'il est à peine six heures trente.

– Ne vous inquiétez pas, le rassure Lauren, de sa voix la plus chaleureuse. Moi aussi.

Je répète : il est à peine six heures trente !

Ils sont tombés sur la tête, ces deux-là. Mais entre bourreaux de travail, ils se reconnaissent, embrayant sur le dernier dossier traité par ma meilleure amie, sous la supervision d'un avocat plus expérimenté. À 26 ans, Lauren commence sa carrière en tant que collaboratrice junior dans un célèbre cabinet – ce qui me rend très fière de son parcours. Je l'ai toujours trouvée brillante.

Même un peu trop, ce matin…

Elle a passé la nuit au manoir après notre excursion nocturne. Pas dans la chambre de Terrence, heureusement. Ils étaient dans des chambres séparées. Par un couloir. Grand, le couloir. Très grand. À la sortie du club, elle était trop pompette pour rentrer seule et avait oublié les clés de son appartement à son boulot. Voilà comment elle s'est retrouvée dans la chambre d'amie à côté de la mienne.

Je m'approche de la cafetière en grimaçant, une main sur le bas du dos… mais Terrence s'en saisit le premier pour remplir ma tasse. Je le remercie d'un sourire et trottine comme une grand-mère vers la table. Puis vient la terrible épreuve de la chaise : je dois me plier en deux pour m'y insérer. Un gémissement m'échappe. J'ai dû prendre quatre-vingts ans dans la nuit sans m'en rendre compte.

– Tu as mal au dos ? s'inquiète Lauren, en me voyant tirer la langue au moment de fléchir les genoux.
– Non, ça va…

Par miracle, je pose enfin mes fesses sur la chaise – et me retiens de verser une petite larme de joie.

– J'ai des crampes. J'ai dû dormir dans une position bizarre.

J'ai une fâcheuse tendance à faire du karaté la nuit et à me réveiller le popotin dans le vide et la tête au bout du matelas, là où se trouvent d'ordinaire les pieds.

– Tu as peut-être un problème de literie ? Un jour, je me suis retrouvée avec un mal de dos carabiné parce que les ressorts étaient trop vieux.
– Je n'en sais rien. C'est vrai que les lits ne sont plus tous jeunes…

Terrence fronce les sourcils en déposant sa tasse dans l'évier. Il ne paraît pas convaincu.

– Ou tu couves tout bêtement une grippe.

Il me contemple avec attention, comme s'il pouvait m'ausculter à distance. Je resserre les pans de mon fin gilet doré autour de moi. On ne sait jamais. Il en est peut-être capable.

– C'est peut-être pour ça que tu n'avais pas faim, hier.

Comment peut-il se souvenir de ça ? Je suis si surprise que j'en reste sans voix.

– Tu devrais prendre rendez-vous avec le médecin, me conseille-t-il.

Je me relève très vite – enfin, aussi vite que mes crampes me l'autorisent – après avoir vidé ma tasse en quelques secondes.

– Oui, j'y penserai…

Je mens, évidemment. Plutôt souffrir le martyre avec un lumbago ! Par chance, Terrence est distrait par la réception d'un SMS auquel il répond sur-le-champ. Il s'empresse ensuite de récupérer sa veste, posée sur le dossier d'une chaise.

– Lauren, ça vous dérange si on part tout de suite ?
– Du tout.

Ma meilleure amie dépose une bise sur ma joue avant de rejoindre Terrence, déjà en train de rassembler ses affaires dans le vestibule. Deux minutes plus tard, ils sont partis.

Je me retrouve seule dans la cuisine, mon sachet de verveine dans les mains, les yeux rivés à la vitre. Je rêve ou Terrence a frôlé son genou en passant les vitesses ?! Bon, d'accord, personne ne peut repérer un geste aussi discret à cette distance… mais je suis certaine d'avoir vu son coude bouger. Je ressens à nouveau un pincement au cœur et secoue la tête. Je parie que ça fait partie de mon malaise général et que ça n'a strictement aucun rapport avec mes sentiments.

***

Une heure plus tard, je prépare ma lecture pour les résidentes de la maison de retraite, installée en tailleur sur le tapis du salon. À l'aide de Post-it, je marque les meilleurs passages du roman dont Drake Dragon est le héros. J'ai découvert que mes petites grands-mères avaient une prédilection pour les scènes olé-olé. Où va le monde ? Le sourire aux lèvres, je sélectionne aussi quelques scènes d'action. Car elles aiment aussi l'adrénaline !

J'attrape mon stylo pour noter une liste de titres à leur proposer pour nos prochaines séances. Je leur laisse toujours choisir nos lectures, même si les aides-soignantes sont persuadées que notre club s'intéresse uniquement aux classiques. À cause de ma maladresse, l'un des magazines de Terrence tombe sur le tapis – encore une revue financière chiante comme la pluie. Un bout de papier s'en échappe.

– Zut…

Je le remets entre deux pages avant d'hésiter… je le lis ou pas ?

Comme si j'allais résister !

Il s'agit d'une « to do list » : appeler une société de jardinage pour le parc de la propriété, téléphoner à sa sœur, examiner les candidatures pour trouver un(e) nouvel(le) assistant(e). Rien de bien folichon. Je fais la moue, un peu dépitée – et un peu bougonne. Le trouver plongé en pleine conversation avec Lauren ce matin n'a pas aidé mon humeur. Je mordille le capuchon de mon stylo avant d'ajouter :

□ Prendre des cours de diplomatie

□ M'inscrire aux psychorigides anonymes

Je ris toute seule et continue sur ma lancée, juste pour l'embêter.

□ Dormir avec une poupée pendant une nuit

Histoire de vaincre sa pédiophobie !

□ Admettre que ma colocataire a toujours raison.

C'est le B.A.-BA.

□ Ne pas sortir avec sa meilleure amie

Oui, ce serait sympa.

Puis je me reprends et biffe la dernière mention. Je la raye plusieurs fois pour être certaine qu'il ne la lise pas. J'en mourrais de honte. Je glisse la liste où je l'ai trouvée et me mets en route, un peu retardée par mes bêtises. Comme ma voiture se trouve chez le garagiste, j'enfourche mon vélo et me rends à la maison de retraite où mes grands-mères m'attendent déjà. Je suis toujours patraque mais j'essaie d'arborer un grand sourire.

– Je parie que Drake va la laisser tomber pour cette petite garce de mannequin !
– Bien sûr que non. C'est Natalia, son grand amour.
– Tu connais les hommes, enfin, Jacky ! Dès qu'il y a une paire de seins sous leur nez, ils sont fichus !
– Madame Müller ! m'écrié-je, mi-hilare, mi-choquée, en rentrant dans la pièce.

Elles ont disposé toutes les chaises en cercle et m'ont laissé une place au centre. Je m'y installe après les avoir saluées et dépose mon sac à mes pieds.

– Quoi ? s'écrie l'intéressée, en agitant l'index. Tu sais bien que j'ai raison !

J'essaie de ne pas penser à ma sublime meilleure amie en train de flirter avec Terrence et ravale ma salive. Ça me donne encore plus mal à la tête. Je la trouve beaucoup plus belle que moi – et mieux foutue avec son 90C avec lequel je ne peux rivaliser.

– Les hommes ne s'intéressent pas qu'aux seins des femmes ! s'exclame M^me^ Hoover, outrée.

Son soutien me fait plaisir.

– Il y a aussi les fesses !

Ou pas.

Fou rire généralisé, au point qu'une infirmière passe la tête par l'entrebâillement de la porte, pour voir ce qui se passe. Je la rassure d'un geste amical. Je contrôle la situation… pour le moment. Parce que mes mamies parlent sans prendre de gants et sans langue de bois. Et ces messieurs en prennent

pour leurs grades !

– Il n'y a pas que le physique dans la vie, leur rappelé-je.

Madame Müller éclate de rire – femme effacée durant ses quarante années de mariage, elle s'est révélée la pire des boute-en-train depuis son veuvage. Il faut dire que son mari n'était pas un gai luron, et qu'il avait plutôt la main leste. Il n'est donc pas particulièrement regretté !

– Tu as 20 ans, April. C'est normal que tu croies encore à toutes ces bêtises de prince charmant, de mariage et de fidélité.
– John m'a toujours été fidèle, intervient Maggie.

Son époux, un vrai gentleman, est toujours en vie. Ancien joueur de golf, il passe l'essentiel de son temps sur les pelouses de la propriété avec ses clubs.

– C'est parce qu'il n'en a jamais eu l'occasion, assure M^me^ Porter. Mon mari m'a trompée lors de notre dixième anniversaire de mariage et pourtant, il était amoureux de moi et il adorait notre vie de famille.
– Et tu lui as pardonné ? veut savoir M^me^ McDermott.
– J'ai fait comme si !

De nouveaux rires éclatent et la conversation s'emballe. J'essaie de ramener le calme et de commencer la lecture. Heureusement, les exploits à moto de Drake Dragon, lancé dans une nouvelle course illégale, parviennent à ramener le silence. Mais c'est moi qui ne réussis plus à me concentrer. J'ai la bouche sèche, envie de tousser et les pensées en vrac. Au bout de deux pages, je m'interromps… et craque.

– Je crois que j'ai fait une bêtise.
– Quoi ? demande Maggie, inquiète.
– Je… j'ai couché avec mon colocataire.
– Oooooooh !

Toutes les mamies ouvrent de grands yeux curieux ou ravis et se penchent vers moi, friandes de ragots. Voilà que je raconte ma vie privée devant tout le monde ! Pourtant, je me sens incroyablement soulagée. J'ai trop besoin d'en parler et je ne vois plus à qui me confier.

– Il ne faut jamais faire ça ! s'alarme M^me^ Lopez, les deux mains plaquées sur les joues. Jamais ! Ça complique tout.
– Je sais bien mais… je n'ai pas pu résister. Et si vous le voyiez, vous comprendriez aussi ! Il est…

Je pousse un soupir éloquent.

– Une photo ! Par pitié ! Tu ne peux pas nous laisser comme ça…

L'animation monte encore d'un cran lorsque je leur montre une photo de l'intéressé, dégoté sur Internet.

– Jésus-Marie-Joseph !

M^me^ Lopez se signe.

– Dis-moi qu'il a un père ou un grand-père, me supplie M^me^ Hoover, les mains jointes.

J'éclate de rire alors qu'elles s'extasient sur le portrait de Terrence, qui fait des ravages auprès du troisième âge. Puis je leur parle de ma meilleure amie et de notre soirée au club.

– La garce ! s'exclame M^me^ Müller, outrée.
– Non, non, Lauren est une fille géniale. Elle ne sait pas que j'ai couché avec lui. Pire, elle croit que je le déteste !

Durant une heure, je déballe toute ma vie intime à mes mamies, qui multiplient les conseils contradictoires, chipotent, se crêpent le chignon ou se lancent dans des grandes théories sur les hommes. Jusqu'à ce que M^me^ Porter conclue, aux anges :

– Ta vie, c'est encore mieux que Drake Dragon !

***

Si mon débat animé à la maison de retraite m'a apporté plus de fous rires que de réponses, je ressors de meilleure humeur. Hélas, la même question me taraude. Qu'est-ce que je ressens exactement pour Terrence ? Je n'y comprends rien ! Cette introspection me tient en haleine toute la journée et une partie de la nuit, passée à fixer le plafond.

NB : Pensez à changer l'une des ampoules du luminaire.

Le lendemain matin, je me réveille avec de nouvelles courbatures et une tête de chouette. J'écrase une grosse toux grasse dans la salle de bains, dépassée par la taille de mes cernes. Ce ne sont plus des valises, là, ce sont carrément des malles ! Je me mouche et bois un verre d'eau, pour tenter de faire passer mon mal de gorge. Sans succès. Ça picote toujours un peu. Puis j'essaie de m'arranger avec un peu de maquillage et une jolie coiffure, en optant pour un turban en dentelle noire.

Lorsque je descends au rez-de-chaussée, je ne ressemble (presque) plus à Gollum. Terrence ne se trouve pas dans la cuisine mais sa voix s'échappe de son bureau. Il doit être en pleine conversation téléphonique… et n'entend pas le coup de sonnette.

– J'arrive !

J'ouvre la porte et me retrouve nez à nez avec…

– Dwight ! m'écrié-je, ravie.

Un sourire illumine le visage du cousin de Terrence, rencontré, comme le reste de sa famille, à l'office notarial après l'enterrement de Basil. Plus petit et moins baraqué que mon colocataire, il ne possède pas sa beauté insolente. Mais avec ses cheveux châtains, ses traits classiques, sa bouche fine et bien dessinée, impossible de lui nier un certain charme. Il a quelque chose.

– Bonjour, April. Ravi de vous revoir.

Je me souviens de sa déception suite à la lecture du testament – et de son attitude sympathique envers moi. N'avait-il pas promis de me confier l'une des collections farfelues de Basil, au cas où il toucherait l'héritage ? Je n'ai pas oublié son geste et l'embrasse spontanément sur la joue, comme un ami.

– Moi aussi ! Entrez donc…

Il me suit à l'intérieur mais refuse un café.

– J'aurais adoré mais je passe en coup de vent.
– Oh, dommage ! J'imagine que vous êtes venu voir Terrence.
– Oui… mais j'espérais tomber sur vous.

Un instant passe sans que je ne trouve rien à répliquer, décontenancée par son regard sur moi, sa façon de m'envelopper des pieds à la tête. À l'évidence, il ne trouve pas ma ressemblance avec Gollum frappante…

– C'est gentil.

Terrence choisit ce moment pour descendre les escaliers et lui serrer la main – une poignée franche et virile, empreinte de camaraderie.

– Je suis venu te déposer les papiers pour la fusion, explique Dwight, en sortant un gros dossier de son attaché-case.
– Tu n'aurais pas dû te déplacer jusqu'ici pour ça ! J'aurais pu t'envoyer un coursier.

À nouveau, les yeux de Dwight dérivent vers moi et c'est en me regardant, moi et moi seule, qu'il réplique :

– Ne t'en fais pas pour ça. J'avais très envie de passer voir où tu vivais maintenant. Ça doit te changer de ton loft…

Terrence s'esclaffe.

– J'avoue. L'eau chaude fonctionne une fois sur deux et je n'ai pas vraiment la même vue, ajoute-t-il, en désignant du menton le potager.

– Mais j'imagine qu'il y a aussi quelques avantages.

Cette fois, ce sont leurs deux regards qui glissent vers moi.

– Quelques avantages, oui, admet mon colocataire, d'une voix grave.

Euh… c'est moi qui délire ou il y a de l'électricité dans l'air ? Terrence est-il en train de parler de moi ? Et Dwight essaie-t-il de me draguer ? Soit je suis devenue complètement mégalo et je crois que tous les hommes sont à mes pieds, soit je sens bien le courant entre nous. Cela dit, j'adorerais que deux hommes canons se battent pour moi !

– Et vous, April ? m'interroge Dwight, en me faisant revenir sur Terre. Vous vous habituez à la colocation avec mon cousin ou il vous sort déjà par les trous de nez ?

J'éclate de rire. Il me plaît beaucoup, ce Dwight ! Terrence lui donne un coup de coude dans les côtes, mi-joueur, mi-vexé.

– Je survis, m'amusé-je. Avec beaucoup de yoga. Et un soutien psychologique.
– Son petit côté maniaque du rangement vous agace ?
– Et son addiction aux listes et aux règlements, on en parle ?
– Vous n'avez pas fini de vous foutre de moi ? nous arrête Terrence, un sourire amusé aux lèvres.

Nous continuons à deviser tous les trois, tout en montrant à Dwight les principales pièces du rez-de-chaussée.

– Génial, ta télé ! s'exclame-t-il dans le salon, face au gigantesque écran plat.

Ils sont de la même famille, aucun doute.

Mais au moment de partir, c'est vers moi qu'il se tourne.

– Dites-moi, April, ça vous dirait de sortir au restaurant un de ces soirs ?

Il me pose la question avec une telle désinvolture que j'en reste désarçonnée. Est-il en train de m'inviter à un rendez-vous galant ? Ou s'agit d'une simple rencontre amicale ? Décidément, je ne suis pas douée pour décrypter les hommes ! Terrence se raidit près de moi. Il serre le poing alors que je coince une mèche de cheveux blonds derrière mon oreille.

– Eh bien… oui. D'accord.

Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas sortir avec ce garçon charmant au nez et à la barbe de Terrence ? Lui s'est bien rapproché de Lauren, sans jamais la décourager durant son opération séduction. Ce ne serait que justice ! À mon tour de flirter avec l'un de ses proches. Le sourire de Dwight s'élargit.

– Demain soir, ça vous irait ?

Bien qu'étonnée par sa rapidité, je m'apprête à acquiescer quand Terrence intervient.

– Je viens d'avoir une idée géniale.

Il semble un peu tendu, presque crispé.

– Si nous organisions une sortie à quatre ? Je pourrais inviter Lauren à se joindre à nous. Je connais un excellent restaurant du côté du port…

Temps mort !

Le cousin de l'homme avec qui j'ai couché a des vues sur moi alors que ce dernier souhaite inviter ma meilleure amie pour un rendez-vous à quatre ? À part ça, ce n'est pas bizarre du tout ! Je me force à sourire.

– Excellente idée ! m'exclamé-je, un peu trop enthousiaste.
– C'est vrai ?

Terrence me regarde comme s'il était choqué – ou déçu. Je suis certaine qu'il ne s'attendait pas à pareille réaction. J'enfonce le clou :

– Mais oui ! On va passer une super soirée !
– Parfait, sourit Terrence, en dévoilant un peu trop ses canines.
– Parfait, reprends-je.

Dwight nous observe tour à tour d'un air un peu décontenancé.

– Ça me semble très bien. Alors on se voit demain soir, April ? Je suis déjà impatient.

Et moi donc !

5. Terrence, April, Dwight & Lauren

– Qu'est-ce que tu choisis ? demande Lauren à mon coloc.

Terrence consulte la carte rapidement, passant en revue les plats d'un simple coup d'œil. À son expression, je devine qu'il sait déjà ce qu'il veut – comme toujours.

– Un plateau de fruits de mer, décide-t-il en reposant le livret en cuir.

J'esquisse une petite grimace… et il lève aussitôt les yeux au ciel.

C'est reparti pour un tour !

– Quoi ?
– Rien, rien…

Terrence se penche vers son cousin, assis en face de lui à notre table. Nous avons été placés devant la magnifique baie vitrée du restaurant, qui couvre tout un pan de mur, comme si la salle était ouverte sur l'extérieur. La vue sur le port de Miami est à couper le souffle ! Dès notre arrivée, j'ai aussi remarqué la jetée en bois, propriété de l'établissement, qui avance au-dessus des flots. J'espère que nous irons y faire un tour après notre dîner. J'ai tellement envie d'assister au coucher du soleil !

– April est vegan, précise Terrence, l'air entendu.

Comme si c'était une tare ou une maladie contagieuse !

– Je suis impressionné ! s'exclame Dwight avec un regard admiratif. J'ai toujours apprécié les gens qui allaient au bout de leurs opinions.

Je lui adresse un grand sourire.

– Merci, Dwight. Ça me fait plaisir que vous respectiez mes convictions. Et ça me change.

Terrence hausse un sourcil.

– Tu parles de moi, je suppose ?

Je hausse les épaules, installée à sa droite, juste en face de ma meilleure amie qui prend la mesure de nos différends. À ce sujet, je ne lui ai pas menti.

– Ce n'est pas ma faute si tu te sens visé…

Nos regards se croisent et l'air grésille entre nous, comme si notre relation électrique contaminait

l'atmosphère. Lauren se racle la gorge, en cherchant sans doute à agiter le drapeau blanc.

– Eh bien moi, je vais opter pour le tartare de saumon.
– Vous avez raison, approuve Terrence, en essayant de maîtriser la tension dans sa mâchoire. Il est excellent.
– Et vous, April ?

Dwight me contemple avec intérêt, charmant dans un costume gris, agrémenté d'une cravate noire dont il a desserré le nœud. Il sort d'une longue journée de travail, à la tête de sa propre entreprise en courtage, à l'instar de Terrence. Mais alors que mon colocataire sévit dans le domaine de l'immobilier, lui se consacre aux assurances. Encore un univers auquel je ne comprends pas grand-chose !

Tous les deux s'apprêtent à fusionner leurs sociétés afin de former une seule entreprise, plus forte, plus solide et capable de rameuter un plus grand éventail de clients. Terrence m'en a parlé hier, après que Dwight a déposé les papiers concernant cette affaire. Personnellement, j'ouvre des yeux ronds dès qu'ils parlent de leur boulot. Un peu comme eux lorsque je compare les particularités du yoga ashtanga et du yoga bikram.

– Des frites.

Terrence émet un petit bruit moqueur… qui a le don de me mettre les nerfs en pelote.

– Quoi ? lâché-je, furieuse.
– Rien, rien…

Ça a un petit air de déjà-vu…

Il adopte son air le plus innocent avant d'être sauvé d'une mort certaine par le serveur, venu prendre notre commande. Un peu plus et je l'attaquais avec ma fourchette ! Dwight choisit un crabe farci et se tourne vers moi lorsque son assiette arrive :

– J'espère que ça ne vous dérange pas trop.

Sa délicatesse me touche.

– Non, non, je comprends très bien que tout le monde ne partage pas mes opinions…

Nouveau ricanement de Terrence.

– Ce serait bien une première.

Je hausse les épaules, préférant ignorer sa petite pique… même si nous ne nous lâchons plus du regard, comme aimantés l'un par l'autre. Impossible de nous concentrer sur la conversation plus de trente secondes. Nous revenons toujours l'un à l'autre. Il paraît que la haine et l'amour sont très

proches. Cela dit, je ne le hais pas – et je ne l'aime pas non plus ! Ah ça, non ! Nous avons juste de forts caractères et sommes trop différents. D'autant que je prends un malin plaisir à le faire tourner en bourrique. Et l'inverse n'est pas faux. Il dit noir ? Je dis blanc. Je préfère la campagne ? Il clame le fait de n'aimer que la ville. C'est automatique.

Et épidermique.

– Votre plat vous plaît, Lauren ? interroge Dwight.
– Délicieux. Vous voulez goûter ?
– Non, c'est gentil.

Lauren et Dwight relancent la discussion en parlant boulot et météo – des banalités qui ne risquent pas de provoquer la troisième guerre mondiale. Terrence, lui, passe le reste du repas à m'envoyer des petites vacheries. Et je prends un malin plaisir à lui répondre – du moins, quand je ne le snobe pas. Car pour donner le change et ne pas délaisser nos invités, nous finissons par nous ignorer.

Je me rapproche un peu de son cousin, qui se montre gentil et attentionné. Nos mains se frôlent sur la nappe au moment où le serveur revient avec une carafe d'eau et nous esquissons un sourire gêné. Aussitôt, Terrence repose sa fourchette en la cognant un peu trop fort au bord de son assiette et décale sa chaise pour se trouver plus près de ma meilleure amie. Pour la peine, je me mets à rire trop fort à une plaisanterie de Dwight.

Est-ce qu'il s'intéresse vraiment à Lauren ? Je leur jette de fréquents coups d'œil, en essayant de rester discrète. Mon amie n'hésite pas à caresser son bras. Et je parie qu'elle lui fait du pied sous la table ! Ou alors, je deviens parano. Au choix. Pour sa part, Terrence ne semble pas s'intéresser à ma relation avec son cousin. On dirait même qu'il s'en fiche carrément. Ce qui me vexe un peu. Beaucoup. Passionnément.

– Tout va bien ? s'inquiète Dwight.

Je me force à sourire, comme si je me moquais aussi du flirt entre Terrence et Lauren. En plus, c'est vrai ! Il peut faire ce qu'il veut, je n'en ai strictement rien à faire.

– Je… je reviens, murmuré-je, en reposant ma serviette froissée sur la nappe et en quittant la table.

***

Dans les toilettes pour dames, je m'appuie des deux mains au rebord du lavabo. J'ai la sensation d'avoir couru un marathon. Coup de chance, les lieux sont déserts et je peux reprendre mon souffle. Mon cœur bat à mille à l'heure. Pourquoi je me suis mis dans un état pareil ?

Je me contemple dans le grand miroir rectangulaire, entouré d'un cadre doré et placé face aux quatre cabines. En courte robe de cocktail rouge et talons aiguilles couverts de satin écarlate, je n'ai pas hésité à sortir ma tenue la plus sexy. Je frissonne en regrettant mon boléro noir, laissé dans les vestiaires. Rouge à lèvres beige, épais trait de khôl et mascara charbonneux, j'ai opté pour un

maquillage fort – qui ne me ressemble pas vraiment. J'ai aussi dégagé mes traits avec un gros chignon blond.

Mais pour qui ai-je fait tous ces efforts, au point de me déguiser en Lauren ? Pour vamper Dwight, ce gentil garçon dont j'aime l'humour et les attentions ? Pour me prouver que je peux rivaliser avec ma meilleure amie, forcément canon dans sa robe fourreau noire et ses escarpins Louboutin ? Ou pire ? Je détourne les yeux et arpente la pièce de long en large.

– Quel sale type !

Je n'arrête pas de repenser à Terrence, en train de parler à l'oreille de ma meilleure amie. Je passe et repasse devant les cabines. Je dois avoir l'air d'une folle – et je veille à ne plus croiser mon reflet dans la glace. Pourquoi le comportement de Terrence me marque autant ? Nous ne sortons même pas ensemble ! Il n'est rien pour moi – en dehors du meilleur amant de ma vie, of course. Mais ça ne se reproduira pas entre nous.

Jamais. Never ever.

– Plutôt mourir ! tonné-je à haute voix.
– Tu parles toute seule, maintenant ?

Cette voix.

Je pivote sur mes talons et découvre Terrence sur le seuil, le sourire arrogant. Mon cœur bondit sans que je puisse le contrôler.

Le traître.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il est superbe, appuyé d'un bras au chambranle, en simple chemise bleu marine, au col ouvert, et pantalon de costume gris. Ses yeux d'outremer me transpercent alors que ma bouche devient sèche. Dès qu'il apparaît, l'atmosphère change. J'en ai la chair de poule. A-t-il conscience de l'effet qu'il produit sur moi ? Sans doute, à en croire son sourire en coin. Il paraît deviner tous mes états d'âme.

– Je voulais voir comment tu allais. Tu n'avais pas l'air dans ton assiette en sortant de table.

J'humecte mes lèvres comme si j'avais traversé un désert sans eau.

– Je voulais juste me remaquiller.

Je m'approche du miroir pour donner corps à mes propos, et m'aperçois que je n'ai même pas emporté mon sac avec moi.

Petit moment de solitude.

Terrence me darde un regard ironique par glace interposée et je contre-attaque aussitôt.

– Tu ne peux plus te passer de moi ? Tu me suis jusqu'aux toilettes pour dames, maintenant ?

Il ne répond pas, m'évoquant un félin à l'affût alors qu'il suit chacun de mes gestes. Je prends un peu de papier absorbant dans le distributeur pour le mouiller.

– Que penses-tu de Lauren ? lâché-je, en essayant d'adopter un ton badin.

Le regard de mon coloc étincelle alors que je me rafraîchis le visage, en veillant à ne pas altérer mon maquillage.

– Et toi ? Un avis sur Dwight ?

Je décèle une pointe de provocation dans sa voix et son menton relevé. Terrence entre dans les toilettes en laissant la porte se refermer derrière nous. J'ai l'impression qu'il vient vers moi mais il s'arrête au milieu de la salle aux murs noirs et aux portes des cabines ébène, comme laquées.

– Il ne te plaît même pas, affirme-t-il avec assurance.
– Qu'est-ce que tu en sais ?

Son sourire s'affirme tandis qu'il murmure :

– Plus que tu crois. C'est moi que tu veux.

J'en ai le souffle coupé. Comment peut-il être aussi sûr de lui ? Je jette le papier dans la poubelle en masquant le tremblement de mes mains. À nouveau, je sens l'électricité entre nous. Et la température semble grimper de plusieurs degrés.

– Tu es si prétentieux, si suffisant, si…

Il fait un pas vers moi à chaque critique.

– … attirant ? complète-t-il, insolent.

Son comportement, sa démarche, sa certitude qu'il me fait chavirer me coupent les jambes. Il s'arrête devant moi, aggravant le tremblement de mes mains.

– Je ne crois pas du tout à ton manège avec Dwight, ajoute-t-il, amusé.

Je rougis au point que mes pommettes me chauffent. Moi qui pensais qu'il n'avait rien vu, qu'il ne m'accordait pas une seconde d'attention ! Je regarde pourtant Terrence dans les yeux, pour ne pas lui laisser l'avantage. Grâce à mes talons, je gagne dix centimètres.

– Je rêve ou tu es jaloux ?

Pour la première fois, je parviens à toucher ma cible. Il réagit trop vivement, trop rapidement.

– Moi ? J'ai vu clair dans ton jeu !
– Et ton jeu avec Lauren, alors ? Tu veux qu'on aborde le sujet ? Tu n'arrêtes pas de la draguer !
– C'est toi qui es jalouse, en fait…

Il retourne toutes les situations à son avantage. Excédée, je le laisse planté là, au milieu des toilettes. Je préfère encore retourner à la table ! Le pire, c'est qu'il est vraiment persuadé que je suis à ses pieds. Les autres filles craquent peut-être – Lauren en tête ! – mais pas moi. Je traverse le couloir quand j'entends ses pas dans mon dos. Je voudrais le semer mais il m'attrape la main, me stoppant devant la porte des vestiaires.

Nos regards se croisent, brûlants. Nous sommes si proches que sa chaleur m'enveloppe, que mon parfum de fleurs de frangipanier nous entoure. Une seconde s'étire, suspendue. J'ai la sensation d'être au bord d'un ravin – et je meurs d'envie d'y plonger malgré le risque. Je suis en pleine confusion. Je ne sais plus si je le déteste ou si… je l'aime. Tout s'embrouille dans ma tête. Terrence émet un faible râle, sans que je parvienne à déchiffrer ses yeux turquoise.

– Tu es la femme la plus insupportable de la planète ! lâche-t-il, dans un souffle.

Bizarrement, ça ne sonne pas comme une insulte. Sa voix est presque… caressante. Et il n'a toujours pas lâché mon bras.

– Et toi, tu es l'homme le plus prétentieux du monde ! riposté-je, bravache.

Et soudain, nous nous embrassons. Comme ça. D'un seul coup. Comme deux adversaires prêts à tout pour en découdre. Ou comme deux amants fous amoureux. Impossible de savoir ! Alors, tout en nous embrassant à pleine bouche, nous titubons vers les vestiaires pour y livrer bataille.

J'attrape Terrence par les cheveux tandis que nous pénétrons dans la grande salle vide où sont pendus les manteaux et vestes des clients. Je serre ses mèches noires alors qu'il mord ma lèvre inférieure, féroce, sans pitié. Ma bouche gonfle sous ses baisers, m'amenant à l'intersection de la douleur et du plaisir. J'en oublie presque mes inhibitions, mon manque d'assurance dans l'intimité, focalisée sur notre étreinte.

Tout se mélange.

Colère.

Désir.

Attirance.

Personne ne m'a jamais mise dans cet état. Je ne me reconnais plus – et je prends un plaisir inavouable à ce déchaînement des sens. Et Terrence n'est pas en reste ! Collé contre moi, il me fait

reculer à travers la pièce, heureusement déserte. L'hôtesse chargée de garder la porte a disparu, nous laissant le champ libre. Pas une seconde je ne songe qu'elle peut revenir – ni Terrence, apparemment. Il est trop occupé à dévorer mon cou de morsures, à me pousser contre le mur du fond.

Je me retrouve collée aux manteaux des clients, presque confortables, tandis que nos regards flamboyants se croisent. Nous n'échangeons pas un mot. Il y a urgence. Je le sens dans mon ventre, dans mon corps.

– Tu es encore plus belle quand tu es furieuse !

Sa voix grave me donne des frissons… et une partie de moi commence à s'abandonner, à fondre à son contact, à sa chaleur. Sauf que non ! J'agrippe sa chemise et refuse de lâcher prise et bride la partie la plus féminine de moi, la plus lascive. Je ne capitulerai pas si facilement, même si mon ventre se retourne, se soulève. Il me met dans tous mes états – et il en a conscience, à en croire son sourire en coin, si sexy que j'en perds la tête.

Je m'abats sur sa bouche et l'empêche de respirer. Mes veines sont en feu ! Lui me serre plus fort contre son torse, comme s'il voulait m'absorber. L'air semble vibrer autour de nous, au diapason. Le même feu nous dévore alors que nos langues s'emmêlent, que mes doigts le pétrissent, que ses mains attrapent mes hanches.

Dévorée par la passion, je tente de le repousser à son tour contre le mur… mais il évite sans peine mon attaque, avec un rire qui descend comme une caresse jusqu'au creux de mes reins. Je le veux. Même si je ne comprends pas pourquoi. Même si je ne comprends plus rien à… à moi ! Je suis perdue, perdue et brûlante, tout entière livrée à mes sentiments contradictoires.

Je le mords au cou. Ou je l'embrasse. Les deux se mélangent tandis que ses doigts s'enfoncent davantage dans ma chair, comme des menottes. Un désir fulgurant s'éveille en moi. Il m'embrase tout entière, des pieds à la tête. Il me soulève du sol, me transperce comme une flèche. Mon cerveau se déconnecte. Je ne réponds plus qu'à mes sensations, mes émotions – et lorsque nos bouches se retrouvent, c'est l'explosion.

Nos langues se caressent, se battent. Je ne respire plus, en apnée complète. Saisissant enfin Terrence par sa chemise, je m'agrippe au tissu et le fais reculer. Surpris par ma force, il se retrouve à son tour contre un mur, entre une veste rose poudrée et mon boléro noir. Ses épaules percutent la paroi, nous secouant tous les deux.

Et ça ne semble pas lui déplaire.

Je m'arrache à ses lèvres sensuelles pour le regarder dans les yeux et me noyer dans l'océan indien.

– Je te déteste !

Ça sonne comme une déclaration de guerre.

Ou une déclaration d'amour.

– Je sais bien, répond-il, le sourire en coin.

Mes ongles descendent sur son torse, à travers sa chemise, tandis qu'un autre baiser nous lie. Je le griffe en surface, le faisant tressaillir… jusqu'à ce qu'il s'empare de mes poignets et m'arrête. Je ne pense qu'au moment présent, dans un état second. J'ai l'impression d'être saoule – même si je n'ai jamais bu un seul verre d'alcool de ma vie !

Ça doit être ça l'ivresse.

Le temps joue contre nous. Des pas résonnent alors dans le couloir. Nous relevons la tête à toute allure, en même temps. Pendant quelques secondes, nous restons figés, comme si quelqu'un avait fait un arrêt sur image. J'ai peur que la personne n'entre… mais les pas finissent par décroître. Terrence et moi échangeons un regard… et c'est avec un appétit décuplé que nous nous jetons l'un sur l'autre. Un baiser incendiaire nous réunit. Je brûle de l'intérieur. Et soudain, sa main se pose sur mon entrejambe.

Je suis électrisée alors qu'il presse sa paume contre mon sexe. Un éclair de plaisir me traverse et j'enfouis ma tête dans son cou pendant qu'il retrousse ma robe. Il découvre entièrement mes cuisses, dévoilant ma culotte en dentelle noire. Puis il passe sa main à l'intérieur. Ses doigts glissent sous la couture et me caressent, enfouis entre mes lèvres. Il en explore les replis les plus intimes, avec une lenteur exaspérante… et délicieuse. Quand enfin, il trouve mon clitoris. Tous mes muscles se raidissent. Tout mon corps réagit au quart de tour. L'urgence de la situation mêlée à son adresse me fait décoller… mais j'essaie de ne pas succomber.

Pas tout de suite.

Pas si vite.

À son tour de voir s'il peut résister ! Les jambes en coton, les gestes mal assurés, je descends sa braguette d'un seul coup… et son excitation ne fait aucun doute. Je caresse son sexe durci à travers son boxer. À nouveau, des bruits retentissent de l'autre côté de la porte. Nous ne l'avons même pas fermé à clé, jouant avec le feu. Le risque m'excite terriblement. Je tremble presque. À moins que ce ne soit le poids de Terrence, pressé contre moi, qui me plonge dans cette transe ? Je me retrouve pressée entre lui et le mur, sans échappatoire. Il est mon seul choix – et j'adore ça.

Je le caresse jusqu'à ce que je devienne trop faible sous ses assauts. J'essaie tout de même de résister encore. Tout va si vite. La pièce se met à tourner autour de moi. Je mords. J'embrasse. Je griffe. Je jouis. Et en moins de deux minutes, je suis submergée par un orgasme foudroyant, décuplé par la crainte que quelqu'un nous surprenne. Sous le choc, je ferme les paupières et cogne ma tête au mur. Je ne l'ai pas vu venir, ni monter. Mes jambes se mettent à flageoler, refusant de me porter. Terrence doit passer un bras autour de ma taille pour m'éviter de tomber.

C'est fulgurant. C'est intense. C'est rapide. J'ai l'impression d'avoir mis les doigts dans une prise

électrique.

Il me retire alors ma culotte. Le tissu glisse sur mes cuisses et je me retrouve avec la lingerie autour des chevilles. Nous jouons à la roulette russe. Je n'ai pas le temps de caresser son sexe tendu vers moi qu'il se gaine déjà d'un préservatif, prélevé à son portefeuille, dans la poche intérieure de sa veste.

– Tu te balades toujours avec ça sur toi ?

Il me décoche son sourire en coin craquant.

– La rançon du succès… plaisante-t-il.

J'esquisse un sourire.

– Ou le sens des responsabilités, ajoute-t-il.

Mon sourire s'élargit et je n'ai qu'une envie : l'avoir en moi, au fond de moi. Il se presse contre moi dans un rire et je le serre dans mes bras. Il me regarde alors avec… émotion. J'ignore ce qu'il ressent mais mon cœur se met à battre plus vite.

– Redis-le moi, murmure Terrence.

Nos regards se croisent alors que son sexe se presse contre le mien, sans pour autant me pénétrer. Ce contact me rend folle. Nous échangeons un nouveau baiser, aussi bref qu'intense. Puis, front contre front :

– Redis-moi que tu me détestes.

À son service.

– Je te déteste, souris-je malgré moi.

Son sexe entre en moi, m'emplissant entièrement, petit à petit. Je le sens qui glisse en moi jusqu'à la garde.

– Je te déteste, je te déteste, répété-je, en secouant la tête, comme enivrée.

Il ressort aussi lentement, me donnant le temps de savourer toutes les sensations, avant de m'empaler de nouveau, avec une force surprenante. Je l'accueille en resserrant ma prise autour de ses reins. Et ses va-et-vient s'accélèrent, nous amenant aux limites du supportable. Cet homme m'achèvera !

– Je te déteste, gémis-je au moment où le plaisir me perfore.

Nous jouissons ensemble. Terrence se raidit dans mes bras, comme si la foudre s'était abattue sur

lui. Je perds tout contrôle, toute notion de la réalité. L'orgasme me balaie, encore plus puissant que le précédent. Il soude nos corps malgré nos âmes incompatibles. C'est le mariage de l'eau et du feu, des opposés parfaits. Un mariage explosif, brutal, interdit… et couronné par une jouissance à m'en couper la respiration.

Je me tends comme un arc. Je suis à la limite de rompre. Si quelqu'un entrait dans les vestiaires à cet instant, je ne m'en rendrais même pas compte – et lui non plus à en croire ses râles, étouffés dans mon cou. Le plafond pourrait bien s'effondrer que je m'en moquerais. Il n'y a que lui et moi, lui en moi. Les ondes se succèdent, comme les vagues de la marée. Puis, enfin, le retour au calme. C'est à peine si je tiens encore sur mes pieds. Terrence se retire alors et remonte en vitesse son pantalon, sans me jeter un regard. Je me rhabille aussi, remontant ma culotte, défroissant ma robe. Mais je n'ose pas non plus croiser ses yeux.

Qu'est-ce que nous avons ENCORE fait ?!

6. Vertiges

Un silence assourdissant règne dans la voiture. Terrence conduit sans quitter des yeux l'asphalte, l'air concentré. Assise à la place du passager, je lui jette de discrets coups d'œil avant de me fixer à mon tour sur la route.

Lauren et Dwight sont tous les deux rentrés chez eux. Après nos ébats dans les vestiaires, difficile de poursuivre la soirée autour d'un dernier verre. « Terrence et moi venons juste de faire des folies de nos corps dans les manteaux… sinon, vous prendrez un mojito pour faire passer tout ça ? » Je passe une main sur ma figure, de plus en plus embarrassée. J'ai l'horrible impression d'avoir utilisé Dwight pour faire enrager Terrence.

Je suis une mauvaise personne. J'irai griller en enfer, c'est sûr. Je devrais présenter mes excuses à Dwight ! Et je ne suis pas fière non plus de mon comportement envers Lauren. J'aurais dû lui dire la vérité depuis le début, lui parler de ma nuit d'amour avec Terrence, la décourager dans ses avances.

– Tu crois que j'ai une touche avec Terrence ? m'a-t-elle chuchoté, à la sortie du restaurant.

J'ai fait comme si je ne l'entendais pas.

– Il est carrément canon ! a-t-elle insisté.
– Je ne sais pas. Je ne connais pas ses goûts en matière de femmes, ai-je lâchement répondu.

Puis je suis allé déposer un baiser de Judas sur la joue de Dwight avant de monter en voiture avec Terrence. À présent, je me torture en rejouant la scène des vestiaires. Comment avons-nous pu perdre les pédales à ce point ? Je suis sortie en colère et blessée de table à cause de lui et dix minutes plus tard, je l'embrassais fiévreusement. J'ai dû louper un truc. Depuis ma rencontre avec Terrence, je n'ai plus aucun contrôle sur ma vie, sur mon cerveau, sur rien.

Nous ne prononçons pas un mot jusqu'à ce que les grilles de la propriété apparaissent. Les ouvrant à distance grâce à un passe, Terrence s'engage dans l'allée et ralentit devant le manoir… sans couper le moteur. Nous restons assis dans sa voiture, à l'abri derrière les vitres teintées. C'est à peine si je respire. Terrence finit par se racler la gorge, les mains toujours sur le volant.

– Sacrée soirée, lâche-t-il, mi-sincère, mi-ironique.

Je confirme d'un hochement de tête.

– On ne risque pas de l'oublier de sitôt.
– Ça c'est sûr.

Ses yeux portent au-delà du pare-brise pendant que je contemple la porte d'entrée de la maison. Je

rêve de monter en courant dans ma chambre et de m'y terrer pour une durée indéterminée.

Jusqu'à la fin de mes jours, par exemple.

Une minute s'écoule sans que nous ne trouvions rien à ajouter. Le malaise entre nous s'épaissit, jusqu'à prendre toute la place. Terrence finit par couper le moteur. Et brusquement, il explose en se tournant vers moi :

– Ça ne voulait rien dire !

À la seconde, je pivote dans sa direction et abonde :

– Strictement rien !

D'un seul coup, nous ne pouvons plus nous arrêter :

– C'était un dérapage, continue Terrence.
– Un simple accident.
– Oui, comme la première fois.
– Exactement. On devrait faire comme s'il ne s'était rien passé, conclus-je, pleine d'espoir.
– Voilà.

C'est en train de devenir une sale habitude. Terrence semble cependant aussi soulagé que moi.

– Il faut juste que ça ne se reproduise plus.
– Aucun risque ! clamé-je.
– Pareil.

Nos regards se croisent.

– Alors on est d'accord ? me demande-t-il, l'air grave.
– Ce moment d'égarement n'a jamais existé.

Je lève la main droite comme si je jurais sur la Bible dans un tribunal, aussi sérieuse que lui.

– Parfait. Dans ce cas, on ferait mieux de ne jamais en reparler.

Il éteint le moteur et nous partons nous réfugier dans nos chambres respectives. Délivrée par notre amnésie sélective, je me roule en boule sur le lit. Je dois encore prendre ma douche, me laver les dents, me démaquiller… mais je n'en ai pas la force. Ne « pas » coucher avec Terrence m'a complètement épuisée.

***

Comment ne pas penser à cet homme ? J'ai passé la nuit à enchaîner les rêves torrides – et nettement en deçà de la réalité. C'est fou comme cet évènement qui n'a pas eu lieu m'a marquée. Dès

mon réveil, je décide de me jeter à corps perdu dans le travail. Je ne connais pas de meilleur remède pour oublier les soucis. Et mon problème, en l'occurrence, mesure un mètre quatre-vingt-cinq, possède des yeux bleu lagon et donne une visioconférence avec son antenne chinoise dans le salon.

Je toque à la porte pour attirer son attention et il me fait face, assis dans le canapé, son ordinateur sur la table basse. Pourquoi n'est-il pas dans son bureau ? La télévision géante m'apporte la réponse : il l'utilise afin de voir et parler avec ses interlocuteurs dans des conditions optimales.

– J'y vais, articulé-je, sans un son.

Il acquiesce. Et c'est tout. Il retourne à sa conversation et moi, je quitte la maison sur la pointe des pieds. Je n'ose pas imaginer à quoi ressemblera notre dîner, ce soir. Avec un frisson d'angoisse, je monte dans ma voiture, réparée et livrée par Bob, le garagiste de la ville. Je retrouve avec plaisir ma fidèle compagne, qui démarre pour une fois sans accroc. À mon avis, Terrence a aussi demandé qu'on jette un coup d'œil sous son capot. Ça lui ressemble tellement ! J'esquisse un sourire… avant de l'effacer sur-le-champ, en apercevant mon reflet dans le rétroviseur. D'où sort cet air niais ?

– Ressaisis-toi, ma vieille !

Si ça continue, j'aurai carrément l'air amoureux. Moi. De Terrence Knight. Je lève les yeux au ciel en démarrant et peste dans ma barbe une partie du trajet.

– Ah, ma petite April ! Je vous attendais ! s'écrie M^me^ Jones avec un fort accent.

Par chance, mon boulot finit par m'occuper l'esprit dès que ma première cliente m'accueille sur le pas de sa porte. Aujourd'hui, pas de cours de yoga ni de séances de bricolage. Je me consacre aux personnes âgées incapables de se déplacer seules et m'acquitte de leurs courses à leur place.

– Je ne sais pas ce que je ferais sans vous, m'avoue ma petite grand-mère, en me donnant un Post-it avec sa liste.

Je passe ensuite chez M. Rivera, puis M^lles^ Crawford, deux sœurs de 72 ans en colocation, avant de terminer ma tournée avec M^me^ Kapoor. J'atterris dans son salon où elle me tend un rouleau de papier pour imprimante pro.

Un truc aussi épais qu'un rouleau d'essuie-tout.

– Qu'est-ce que c'est ? m'étonné-je.
– Ma liste, voyons.
– Votre liste pour Noël ?

Parce que ça ne peut être que ça. La vieille dame éclate de rire dans son long sari orange, dont elle remonte le pan de tissu jeté sur son épaule. Ses cheveux blancs sont nattés dans son dos, la rajeunissant malgré ses rides.

– Ma liste de course, bécasse ! s'amuse-t-elle.

Et elle me fiche à la porte malgré mes protestations. Je me retrouve à lire son roman-fleuve dans ma Coccinelle, les yeux exorbités. Fumée liquide ? Piment oiseau ? Où est-ce que je suis censée trouver ces trucs-là ? Je peste en redémarrant… et me retrouve à parcourir des miles et des miles à la recherche d'ingrédients mystérieux. Trois heures plus tard et deux supermarchés balisés en vain, je me retrouve devant une minuscule épicerie asiatique.

– Fermée ! m'étranglé-je.

Je vois les fameux piments oiseaux à travers la vitrine. J'hésite à forcer la serrure… mais je ne vais quand même pas m'introduire illégalement dans une boutique pour voler des piments ! Frustrée, je repars en voiture et reprends ma tournée des magasins… jusqu'à découvrir un minuscule rayon exotique dans une supérette de poche.

Je pleure presque de joie face au miso en poudre et me précipite vers la caisse, les bras chargés de produits tous plus étranges les uns que les autres. Mais au moment de payer, je m'aperçois que M^me^ Kapoor a oublié de me donner l'argent ! Je blêmis, assaillie par une migraine intense.

– Qu'est-ce que vous faites ? me demande la caissière, mal aimable.

La boutique ferme dans cinq minutes et je suis la dernière cliente. Car, oui, j'ai passé la journée à courir dans tous les sens. Je décide d'avancer l'argent à M^me^ Kapoor – parce que je ne m'imagine pas refaire cinquante kilomètres le lendemain juste pour des piments ! Je ressors les nerfs en pelote, la tête comme une pastèque, et charge mes derniers achats dans le coffre de ma voiture. Cette petite aventure aura au moins eu le mérite de me faire penser à autre chose que Terrence !

***

Je suis vannée. Je gare ma vieille Coccinelle devant le manoir de Basil à la nuit tombée et constate que la voiture de Terrence se trouve déjà dans l'allée. Même le grand patron d'une société de courtage est rentré à la maison avant moi ! Je devrais peut-être changer de boulot ? Tout en ruminant, je sors difficilement de l'habitacle, percluse de courbatures. Si ça continue, c'est moi qui aurais besoin d'une aide à domicile !

Je pousse la porte d'entrée et retire ma veste, un bras après l'autre, et l'accroche à la patère en m'y reprenant à deux fois.

Mamie April est dans la place.

Des voix s'échappent du salon, accompagnées par des flashs de lumière. Terrence a sûrement allumé son monstre de technologie. Je hausse les épaules. Je suis si claquée que je ne m'inquiète même plus de notre face-à-face. Je m'avance jusqu'au seuil du salon… et le découvre en train de courir sur son tapis. Les bras m'en tombent. Mais où trouve-t-il toute cette énergie ?

– Tu n'es jamais fatigué ?

Il s'arrache à son émission – un débat politique soporifique – pour croiser mes yeux dorés, sans cesser de courir.

– Je me reposerai quand je serai mort, sourit-il.

Je m'appuie d'une épaule au chambranle – pour ne pas tomber par terre. Si jamais j'entrais en contact avec le sol, je serais bien capable de m'endormir directement sur le carrelage. J'écrase un bâillement derrière ma main.

– Et tu n'as jamais envie de regarder la télé tranquillement sur le canapé, comme tout le monde ?

Terrence est incapable de rester en place – ou de ne faire qu'une seule chose à la fois. Cet homme a avalé une batterie de cent mille volts à la naissance. Je ne vois que ça.

– Pourquoi perdrais-je mon temps avachi dans un sofa alors que je peux faire du sport et optimiser mon temps devant la télé ?

Dit comme ça… eh ben, ça ne donne pas envie non plus !

– Et profiter de ta soirée après une journée de boulot, ça ne te tente jamais ?

J'essaie vraiment de comprendre le spécimen. D'appréhender son mode de fonctionnement. D'entrer en contact avec lui.

– Je ne suis pas encore à la maison de retraite, riposte-t-il, moqueur.

Il en profite pour augmenter le niveau de résistance de son tapis – sans peiner le moins du monde malgré la vitesse de l'engin. À sa place, j'aurais glissé sur le plancher depuis longtemps, éjectée de la piste. Seules quelques gouttes de sueur sur son t-shirt noir trahissent son effort et prouvent qu'il est bien un être humain.

Terrence me regarde d'un air moqueur :

– Toi, par contre, tu as l'air mûr pour la maison de retraite.
– Ah, ah. Très drôle.
– Sale journée ?

Mon expression est assez éloquente pour m'épargner le recours aux mots. Après un dernier petit signe, je vais prendre une douche. Mon unique aspiration dans la vie ? Dormir. Et avaler une bonne tisane. Je ressors dans le couloir en traînant des pieds dans mon peignoir.

– April !

La voix de Terrence tonne depuis le rez-de-chaussée. Je me fige sur le palier. Ça sent le roussi.

Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

– Prendre des cours de diplomatie ? lit-il à voix haute, en se rapprochant de l'escalier.

Oups.

Je crois qu'il vient de retrouver sa *to do list*.

– Admettre que ma colocataire a toujours raison ?

En jogging et baskets, il est aussi sexy qu'en costume-cravate. Je ne peux pas m'empêcher d'y penser en le voyant grimper les marches trois par trois. À cette vitesse, j'ai peu de chance de lui échapper ! Je tente un sourire innocent.

– Je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

Tout nier. En bloc.

– Bah, voyons…

C'est alors qu'il se fige sur la dernière marche, les yeux plissés par la concentration. Mon cœur manque un battement. Parce que je me rappelle parfaitement ce que j'ai écrit avant de le biffer à grands coups de stylo. Terrence se penche pour déchiffrer ma rature… jusqu'à ce que je tente de lui arracher le papier des mains.

– Tu ne vas pas en faire tout un plat ! m'exclamé-je, le feu aux joues.

Plus rapide, il lève le bras. J'essaie de bondir, la main tendue, mais il bouge trop vite. Et tout à coup, son expression change. Ses yeux étincellent lorsqu'ils reviennent sur moi tandis qu'un sourire triomphant éclaire son visage.

Je suis cuite.

– Ne pas sortir avec sa meilleure amie ?

Je crois que je n'ai jamais été aussi écarlate de ma vie.

– Ne pas sortir avec ta meilleure amie ?! reformule Terrence, en exultant.

Mourir. Maintenant.

– Oh, ça va ! balbutié-je, morte de honte.
– Tu voulais m'interdire de sortir avec Lauren ?

Une seule solution : la fuite. Je gagne ma chambre en marchant aussi vite que possible. Mais Terrence ne me lâche pas, se lançant à ma poursuite. Il se porte à ma hauteur, agitant la liste sous mon

nez.

– Je ne m'étais pas trompé. Tu es jalouse !
– Dans tes rêves !
– Tu ne peux pas nier. Tu étais morte de jalousie, au restaurant ! J'en étais sûr !
– Crois ce que tu veux !
– Je ne crois rien du tout ! C'est écrit noir sur blanc, juste là !

Il me colle presque le papier dans la figure. Je tourne alors les talons, la tête droite, le menton haut. Le plus dignement possible, je pousse la porte de ma chambre au moment où Terrence éclate de rire dans mon dos. Je fais comme si je n'entendais pas et m'enferme à l'intérieur.

***

Je profite de la fin de la soirée pour m'acquitter de mes tâches ménagères. J'avais prévu de dormir mais je sens déjà que je n'en aurai pas la force demain matin. Patraque, j'attrape un chiffon et un pot de cire pour chasser la poussière et astique les meubles du corridor à la vitesse d'un escargot neurasthénique. Je dois avoir deux de tension mais je ne renonce pas. Hors de question que Terrence me prenne en défaut !

J'ai ma dignité. Mais oui.

Et elle a été sérieusement égratignée par mon face-à-face avec Terrence. J'aurais dû brûler cette fichue liste ! J'essaie de digérer ma honte en entrant dans le bureau de Basil. Ni Terrence ni moi n'avons touché à cette pièce depuis notre emménagement. Le fantôme de son ancien propriétaire y rôde encore, au milieu des vieilles reliures et des petites cuillères du monde entier.

Mon cœur se serre au moment. Je n'y ai pas mis les pieds depuis l'annonce de sa mort à ses proches par téléphone. C'est bizarre. Mon existence a tellement évolué depuis. Je suis prise dans un tourbillon et j'ignore quand il va s'arrêter, où il va me mener.

– Tu ne vas pas beaucoup aimer ça, Basil… mais il est grand temps de remettre un peu d'ordre dans tes affaires ! lui annoncé-je.

Pour ce sacrilège, il risque de me hanter jusqu'à ma mort. Il adorait vivre dans un joyeux chaos. *« Ça met un peu de vie !* répétait-il. *Et il n'y a que ça qui compte au final : la vie, les gens qu'on aime, et c'est tout ! »*

J'entends presque sa voix en soulevant des piles de papiers abandonnés près du sous-main. Pas trace d'un ordinateur ou d'une imprimante ici. Basil avait seulement fait installer une ligne téléphonique dans son bureau. C'était sa seule concession à la technologie. Il n'acceptait même pas d'avoir un portable. *« Qu'est-ce que c'est que cette manie d'être joignable partout ? Bientôt, on devra même répondre aux WC ! Moi, je veux être libre de disparaître. »*

Il me manque.

Il me manque terriblement.

Je serre les dents en jetant de vieilles feuilles dans la corbeille. J'y jette un vague coup d'œil : des brouillons, des papiers administratifs sans utilité… Puis je nettoie la surface de son bureau, en veillant à ne pas abîmer son porte-plume. Ma tête continue à cogner malgré la tisane aux feuilles de saule que je me suis préparée une heure plus tôt. Rien n'y fait. La migraine me harcèle et je suis prise de bouffées de chaleur.

Je termine mon brin de ménage et éteins les lumières derrière moi avant de me traîner vers ma chambre. Je m'écroule sur le lit. La nausée au bord des lèvres, je me couche sur le dos et ferme les paupières pour me couper du décor en train de tanguer. Et je m'endors sans m'en rendre compte.

À mon réveil, je me redresse difficilement sur les coudes pour découvrir qu'une seule heure s'est écoulée. J'ai rêvé de ma mère – je l'ai revue comme elle était dix ans plus tôt, alors que j'étais encore une enfant. À croire que tous mes fantômes ont décidé de me hanter ce soir. Elle aussi me manque… malgré notre dernière rencontre six mois plus tôt. Une rencontre terrible qui a provoqué le début de mes cauchemars.

Je passe une main sur mon front… brûlant. Je dois avoir de la fièvre. Je me lève malgré tout et titube jusqu'à la cuisine. J'ai besoin de prendre une de mes infusions contre la migraine. J'avance dans un état second et manque de percuter une chaise avant d'atteindre mon placard à « recettes miracles ».

À travers la porte entrebâillée du salon, de l'autre côté du vestibule, j'aperçois Terrence penchée au-dessus de la table basse, son ordinateur allumé devant lui. Il pianote en jetant de temps à autre un coup d'œil à un dossier, ouvert sur ses genoux. Je me détourne et m'empare d'un sachet de plantes séchées et de mon mug favori.

– April ?

Terrence. Il m'appelle. Il a l'air inquiet.

– Je…

J'ai un affreux bourdonnement dans les oreilles. Les murs se rapprochent, les meubles valsent, le plafond descend, les couleurs se mélangent. Je me suis si faible, si fatiguée. Et soudain, je tombe devant l'évier, évanouie.

7. Peur blanche

J'ouvre lentement les paupières, à bout de forces. Cet effort me demande une énergie folle – autant que courir le marathon de New York. Et malgré ma vision trouble, j'aperçois une silhouette près de moi.

– Terrence ?

Je reconnais sa carrure athlétique, sa prestance, sa façon de poser ses coudes sur ses cuisses, le menton sur ses doigts croisés, lorsqu'il est assis et perdu dans ses réflexions. Il se redresse aussitôt.

– Non, ne bouge pas.

Me prenant par les épaules, il m'empêche de me lever. Parce que je suis allongée. Dans mon lit. J'examine les alentours avec incrédulité – le papier peint à petites fleurs, le boudoir blanc qui appartenait à l'épouse de Basil, le fauteuil crapaud à moitié enseveli sous un tas de vêtements. Pas de doute. Je suis dans mon refuge. Aux dernières nouvelles, j'étais dans la cuisine.

– Qu'est-ce…

Ma voix est si faible qu'elle se casse.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Terrence me force à me recoucher, m'adossant à mon oreiller. Je n'ai pas la force de résister et me recroqueville sous les couvertures.

– Tu es tombée dans les pommes. Voilà ce qui s'est passé, me répond-il, un peu sèchement.

Mais plus que la colère, c'est l'inquiétude qui perce, transformant l'océan turquoise de ses yeux en mer agitée. Combien de temps est-il resté à mon chevet ? Je remarque la chaise qu'il a rapprochée de mon lit et sa veste noire posée sur le dossier. Il reprend place sur son siège en le tirant vers moi et passe une main dans ses cheveux noirs. Une petite mèche rebelle retombe sur son front.

Irrésistible.

Hein ? Ça doit être la fièvre qui parle !

– Je me suis évanouie ?
– Oui. Tu es restée dans les vapes pendant cinq bonnes minutes.

Il se tait et cache sa bouche sensuelle derrière sa main, en la passant sur le bas de son visage.

– Est-ce que tu es allé voir un médecin, April ?

Je déglutis bruyamment et fuis son regard – autant porter un panneau « coupable » autour du cou.

– Euh… oui, oui… évidemment…
– April, gronde-t-il.

Mes épaules s'affaissent et je glisse un peu plus bas dans le lit, m'y enfonçant jusqu'à la poitrine.

– Je… j'ai légèrement oublié.

Cette fois, ce sont ses deux mains que Terrence passe sur son visage, agacé – ou dépassé – par mon comportement.

– Tu m'as dit que tu avais un rendez-vous !
– Mais je comptais en prendre un. Je t'assure.

Je rougis de plus en plus en comprenant qu'il n'est pas dupe. À moins que ce ne soit la fièvre ? Car je ruisselle dans mon pyjama, le tissu collé à mon corps.

C'est sauna gratuit.

– Bon, OK, je pensais que ça passerait tout seul, avoué-je à contrecœur.
– Tu viens de t'évanouir !
– Je suis sûre que ce n'est pas si grave que ça en a l'air. D'accord, je ne me sens pas au top. Mais ça doit être un rhume ou un truc du genre.
– Évanouie ! répète Terrence, en agrandissant les yeux et en essayant visiblement d'ouvrir les miens.

J'ai bien conscience de me mentir mais je refuse d'avoir cette conversation avec lui. Je ne veux pas voir de médecin, un point c'est tout. J'ai trop peur. Je ne le supporterais pas. Et tant pis si ma maladie tourne mal.

Oui, j'en suis à ce point.

– Je vais appeler le docteur.

Je l'attrape aussitôt par le poignet et l'empêche de se lever.

– Pas question. Je ne veux voir personne.
– Mais… pourquoi ?

Il semble totalement perdu. Il ne peut pas comprendre ma réticence, mon horreur du corps médical et des soins héritée de mon enfance et de ses innombrables interdictions. Certaines blessures sont peut-être indélébiles ? Peut-être mon cerveau a-t-il été trop formaté par la communauté ?

– Pas de médecin, dis-je clairement.

Ma fermeté, ma détermination le décontenancent.

– Je ne vais pas te laisser dans cet état. Tu as besoin d'être soignée.
– Alors apporte-moi une tisane. Ça suffira amplement.
– Tes symptômes sont sérieux. Je ne sais pas si tu réalises bien. Bon sang ! Tu es tombée dans les pommes !
– Je vais guérir. J'ai toujours eu une santé de fer, rétorqué-je, butée.

Terrence secoue la tête, inquiet et en colère face à ma résistance. Et je refuse de lui expliquer mes motivations. Je ne veux pas lui raconter mon passé. Je ne veux pas qu'il sache pour la secte. Je veux qu'il continue à me voir comme la coloc la plus chiante de la terre, la fille avec laquelle il peut se bagarrer – et plus si affinités. Je ne veux pas être une victime. Pas devant lui. Pas dans ses yeux.

– Je suis sérieux, April. Tu as besoin d'un médecin, de vrais médicaments, de…
– Les plantes ont des vertus puissantes.
– Personne n'a jamais guéri grâce au pouvoir des pissenlits.

Pour la première fois, j'esquisse un sourire.

– Je vais bien, je t'assure. Tu peux me faire confiance.

Il n'a pas l'air convaincu.

– Je ne veux pas de médecin, Terrence, insisté-je. Et je ne plaisante pas. Si tu en fais venir un à la maison, je refuserai d'être examinée. On est d'accord ?
– Non, on n'est pas d'accord.
– En même temps, ça ne change pas beaucoup.

À son tour de sourire malgré le ton en train de monter. Nous ne sommes pas fâchés, pourtant – juste plongés dans l'incompréhension mutuelle la plus totale.

– Qu'est-ce qui te fait si peur ? m'interroge-t-il.

Il se lève et m'observe d'un air contrarié. Je ne dois pas avoir l'air en forme si j'en juge à son expression. Je jette un discret coup d'œil dans le miroir de la coiffeuse et m'attarde sur mes joues en feu malgré mon teint d'endive. Mes yeux luisent comme ceux des chats et ma peau semble moite.

Soit je suis vraiment malade, soit je me transforme en zombie. Au choix.

– Je n'ai pas peur ! affirmé-je, bravache.
– Tu as connu un traumatisme lié à l'univers médical ? Qu'est-ce qui a pu te dégoûter à ce point des docteurs ?
– Je ne les aime pas, c'est tout.

Je ne développe pas, bien consciente qu'il se pose des questions et qu'il n'est pas du genre à abandonner avant d'avoir obtenu une vraie réponse. Or, je ne veux surtout pas qu'un homme comme Terrence se mette à fouiller dans mon passé. En même temps, les hommes comme lui ne courent pas les rues. Il n'existe qu'en un seul exemplaire.

– Alors pas de médecin, conclus-je. Et maintenant, ça ne t'embête pas si je me repose un peu ?

***

– Mademoiselle Moore ? Je me présente : docteur Brenda Ward.

Un docteur ? Dans ma chambre ? Il me faut quelques secondes pour encaisser le choc, admettre que je ne suis pas en train de rêver et que je viens de me réveiller. Une femme en tailleur marron se tient devant moi, l'air aimable, les gestes sûrs, l'air compétent. Elle dépose sa trousse sur la chaise désertée par Terrence.

– Qu'est-ce que… qu'est-ce qui se passe ? articulé-je, la voix enrouée.

Sur ma table de chevet, le réveil m'informe qu'il est deux heures du matin. Une nuit d'encre pèse sur la campagne, ne me laissant pas entrevoir la moindre étoile par la fenêtre. Mon cœur bat si vite qu'il me fait mal. J'aperçois alors Terrence sur le seuil de ma chambre, l'air sombre, presque fermé. C'est lui que j'interpelle plutôt que la généraliste, en train de sortir son stéthoscope.

– Qu'est-ce qu'elle fait là ? m'écrié-je.
– Je suis seulement venue pour vous examiner et vous aider, me répond-elle très calmement.

Sauf que je ne l'écoute pas, fixée sur Terrence. Ce traître.

– Je t'ai demandé de ne pas appeler de médecin !
– Et moi, je t'ai dit que je ne resterai pas les bras croisés à te regarder souffrir, réplique-t-il aussi en colère que moi.

Il semble persuadé d'être dans son bon droit, même s'il n'a pas respecté mon choix, ma liberté. Je rejette mes couvertures d'un coup de pied et quitte le lit… mais la pièce se met à tournoyer. Je tends les bras en avant pour essayer de garder mon équilibre et Terrence se précipite vers moi, me rattrapant au moment où mes genoux cèdent. Je suis incapable de tenir sur mes jambes. Les lâcheuses refusent que je m'enfuie.

– Je… je ne veux pas, murmuré-je.

Terrence me tient toujours dans ses bras, pour m'empêcher de tomber à la renverse. Je sens son parfum familier, sa chaleur, sa force. Il m'aide à m'asseoir. Et je m'abandonne sans m'en rendre compte.

– Je t'en prie, chuchote-t-il.

Je peux lire l'angoisse dans son regard. Il est inquiet pour moi, vraiment inquiet. Et sa détermination à m'aider – y compris contre ma volonté – me touche malgré tout. Alors, malgré ma peur viscérale, j'accepte d'être examinée. Je laisse le docteur Ward mesurer ma tension, scruter le fond de ma gorge ou écouter mon cœur tandis que Terrence reste à mes côtés. S'asseyant au bord du lit, il garde ma main dans la sienne… et parvient à détourner mon attention.

– Quand as-tu commencé à collectionner les poupées ?

Sa question me surprend tant que je ne sursaute même pas au contact glacé du stéthoscope.

– Tu t'intéresses à ma collection, maintenant ? m'étonné-je.

Il sourit.

– J'aimerais comprendre comment on peut en arriver à une telle extrémité !

J'éclate d'un rire qui finit en grosse quinte de toux. La doctoresse n'en perd pas une miette.

– Alors ? Tu as une explication crédible ou tu plaides la folie passagère ?
– J'avais une poupée en porcelaine quand j'étais petite, réponds-je, en souriant.

Catherine. La poupée mystérieusement réapparue sur le pas de ma porte voici plusieurs jours. Je chasse cette pensée, essayant de me concentrer sur notre conversation.

– C'était mon jouet préféré. Un de mes seuls jouets, d'ailleurs. Je lui vouais une véritable adoration.
– Tu as donc été atteinte dès ton plus jeune âge.
– Voilà.
– On peut donc considérer que tu n'étais pas totalement consciente de ce que tu faisais. Ça joue en ta faveur.

Je ris encore et lui continue à m'occuper l'esprit en m'interrogeant sur « mes filles ». Combien en ai-je en tout ? Beaucoup trop, selon lui… mais il m'écoute alors que je lui raconte mes recherches dans les brocantes, les vide-greniers, les vieilles boutiques de jouets, les antiquaires… C'est une passion ! Lui hoche la tête, n'hésitant pas à me relancer pour en apprendre davantage. Le docteur Ward m'interrompt seulement pour m'interroger sur mes symptômes.

– C'est terminé, m'annonce-t-elle finalement, en rangeant ses instruments.

Elle sort son ordonnancier.

– Quoi ? Déjà ?

Ébahie, je regarde Terrence sans comprendre mais quinze minutes se sont écoulées. Il a réussi à détourner mon attention durant toute la visite !

– Vous avez bien fait de m'appeler, déclare le médecin. La situation aurait pu dégénérer.

Je blêmis.

– Comment ça ?
– Encore quarante-huit heures et votre état se serait aggravé. Une pneumonie n'est pas à prendre à la légère. Certains malades finissent à l'hôpital.

Carrément. Elle m'annonce ensuite les médicaments à prendre au cours des prochains jours et m'ordonne de garder le lit durant une semaine en me ménageant au maximum.

– Vous avez besoin de recouvrer vos forces.
– Je ne peux pas ! m'affolé-je, en pensant à mes différents boulots.
– Bien sûr que si, tranche Terrence, d'un ton sans appel. Et puis, tu n'as pas envie de me voir trimer et accomplir toutes les corvées ménagères du manoir ?
– Dit comme ça…

C'est vrai que c'est tentant.

Je serre la main du docteur Ward à la fin de consultation… mais c'est Terrence que je retiens par la manche, au moment où il la raccompagne à la porte. Son comportement durant l'examen m'a remuée. Jamais personne n'avait fait quelque chose d'aussi gentil pour moi – pas même Basil. Pourquoi a-t-il agi de la sorte alors que nous sommes les meilleurs ennemis du monde ? Je l'ignore. Mais je n'ai pas besoin de prononcer un mot. Mon regard lui suffit. Il esquisse un sourire :

– De rien, April.

Il rejoint la doctoresse dans le couloir et en retapant mon oreiller, je perçois leur échange, même s'ils parlent à voix basse :

– Pourriez-vous changer certains médicaments par des produits homéopathiques ? Pas les antibiotiques, évidemment, mais…
– Oui, oui, c'est possible. Je vais vous refaire une ordonnance.

Leurs pas décroissent dans le corridor et je n'entends pas la suite de la conversation. L'attention de Terrence me touche profondément. Il a même pensé à ça ! Je voudrais le rattraper, lui faire part de mon émotion, mais le sommeil m'emporte.

***

– Waouh !

Lauren examine ma batterie de médicaments, exposés sur ma table de chevet. Des gouttes pour mes yeux larmoyants, des antidouleurs, des antibiotiques… rien ne manque. Je pourrais ouvrir une pharmacie. Et grâce à l'intervention de Terrence, la plupart de mes soins sont aux plantes.

Jamais je ne l'aurais cru capable d'une telle attention. Son aide lors de ma maladie m'a touchée. Non, bouleversée. Je n'ai pas cessé d'y penser pendant ces quarante-huit heures passées au lit. Car mon coloc n'a pas accepté que je pose un pied par terre. Il faut dire que je tiens à peine debout, même si je me sens mieux. Au moins, je n'ai plus l'impression d'être sur un navire en perdition, qui roule et tangue et coule !

– Tu as la dose ! siffle ma meilleure amie, impressionnée.

Tirant le fauteuil crapaud vers mon lit, elle repousse mes vêtements jetés en vrac pour s'y installer.

– Alors ? enchaîne-t-elle. Comment tu te sens ?
– Comme si un Monster Truck m'avait roulé dessus.
– Mal, quoi.
– En gros.

Nous éclatons de rire, même si j'arrête très vite de peur d'aggraver ma migraine, toujours tapie dans l'ombre. Je porte une main à mon front, adossée à deux gros oreillers.

– Terrence a bien fait d'appeler un médecin, quand même… ajoute Lauren en m'observant.
– Oui, je sais.
– Ça aurait pu mal tourner pour toi.
– Je m'en suis rendu compte, marmonné-je, encore réticente au sujet de l'univers médical.

J'ai raconté toute l'histoire à Lauren – d'où sa visite un peu inquiète à la sortie de son travail. Elle lisse sa jupe serrée beige, qui dévoile juste ce qu'il faut de genoux. En tailleur, foulard à imprimés calèches et talons hauts noirs, je l'imagine volontiers au prétoire, en train de défendre ses clients. Même si, en droits des affaires, elle passe en réalité tout son temps à rédiger des contrats internationaux entre entreprises dans son bureau !

– Je t'ai apporté des magazines ! m'annonce-t-elle, un peu trop enjouée.

J'ai la sensation qu'elle se force à être enthousiaste. Elle me tend une pile de mensuels féminins que je pose à côté de moi après l'avoir remerciée. Je n'ai pas l'air franchement naturel non plus. Et pour la première fois dans notre histoire d'amitié, un blanc s'éternise entre nous.

– Lauren…
– April…

Nous commençons en même temps avant de nous interrompre dans un rire gêné. Depuis notre soirée au restaurant, je suis en porte-à-faux vis-à-vis d'elle et à mon avis, elle se doute de quelque chose. Elle m'incite à parler la première et je me jette à l'eau. Un vrai saut dans le vide. Sans filet.

– Je suis attirée par Terrence.

Bam ! Comme ça. D'un seul coup.

Même avec toute la mauvaise foi du monde, je ne peux pas nier qu'il me rend dingue.

– Je suis vraiment désolée, continué-je, les joues en feu. J'aurais dû te prévenir dès que tu es rentrée en Floride, avant que nous ne sortions tous ensemble.

Lauren contemple ses mains, croisées sur ses genoux. J'ignore ce qu'elle pense ou éprouve. Une grosse boule apparaît dans ma gorge et mon ventre. Je redoute de la perdre, de gâcher notre amitié.

– J'aurais dû te dire que nous nous étions embrassés pendant une de nos disputes.
– Quoi ?

Elle relève la tête, les yeux écarquillés. Et moi, je passe aux aveux avec un débit de mitraillette :

– C'était la veille de notre conversation sur FaceTime… et ensuite… nous avons failli coucher ensemble… une fois… même si ça ne s'est pas fait… enfin, nous nous sommes arrêtés avant le « grand moment »… à cause de moi, en plus… bref… ensuite, nous avons vraiment couché ensemble… c'était lors de notre nuit à l'hôtel… mais c'est la faute des chambres communicantes, aussi !
– Quoi ? s'étrangle-t-elle encore.

Elle attrape un coussin et me lance à la figure. Je n'ai qu'à tendre les bras pour l'attraper en vol.

– Comment est-ce que tu as pu me cacher un truc pareil ? April !
– Je… j'avais honte après tout ce que je t'avais raconté sur lui ! Je me trouvais ridicule ! Et puis, je ne pouvais pas t'expliquer ce que je ne comprenais pas moi-même !

Je suis toute rouge. Pour changer.

– Après toutes les perches que je t'ai tendues ! s'exclame-t-elle. J'en étais sûre ! Je le savais !

Elle pointe un index vers moi, triomphante.

– Ta réaction envers lui n'était pas normale. C'était beaucoup trop intense pour être innocent !

Puis elle s'arrête, consciente que la meilleure amie s'est exprimé plus vite que la femme attirée par le même homme. Ses épaules s'abaissent tandis qu'elle se mord la lèvre inférieure.

– Je suis vraiment désolée de m'être comportée aussi mal, m'empressé-je d'ajouter, malheureuse à l'idée de l'avoir blessée. Je n'aurais pas dû te cacher cette histoire. Et j'aurais dû te prévenir quand tu as commencé à t'intéresser à lui. Je n'ai pas assuré. J'ai même été nulle.

Je me tords les mains avec angoisse. Je n'ai pas été une bonne amie sur ce coup. Depuis que je vis sous le même toit que Terrence, je ne me reconnais plus. Quelle sera la prochaine étape ? Me raser la tête et partir vivre dans le désert ? Lauren secoue la tête. Elle n'a pas l'air convaincu.

– Non, c'est moi qui ne suis pas fière de mon comportement.

J'ouvre de grands yeux.

– J'ai tout de suite compris que tu étais attirée par ton coloc au téléphone. Je t'ai même taquinée à ce sujet… mais quand j'ai aperçu le spécimen qui vivait avec toi, j'ai quand même tenté ma chance. Alors que j'avais parfaitement compris qu'il te plaisait.

Elle touche nerveusement la broche en émeraudes accrochée au revers de son blazer.

– Que veux-tu ? plaisante-t-elle. Ce mec est beaucoup trop sexy !

J'esquisse un sourire.

– Quand je l'ai vu, je me suis dit que je devais sortir avec lui, et je me suis répété que tu ne l'aimais pas, que tu te disputais tout le temps avec lui et que je ne faisais rien de mal. Mais dans le fond, ça m'arrangeait bien.

Elle quitte son fauteuil pour s'asseoir au bord de mon lit et prend ma main dans la sienne.

– Tu vois ? Je crois que c'est moi qui mérite la palme de l'amie la plus nulle du moment.
– Oh, non. Au pire, on est ex aequo.
– Mais je ne laisserai pas un mec, aussi musclé, séduisant, élégant, intelligent, beau…
– Euh, Lauren… je crois qu'on a compris.
– Oui, excuse-moi. Je crois que je suis célibataire depuis trop longtemps. Toujours est-il que je ne laisserai pas un mec se mettre entre nous.

Sa détermination me réchauffe le cœur, comme l'accolade qu'elle me donne. J'en éprouve un soulagement sincère.

– Si seulement je pouvais rencontrer un homme comme Terrence Knight.
– Fais attention à ce que tu souhaites… grimacé-je.
– Vous couchez ensemble et vous êtes encore comme chien et chat ? s'amuse-t-elle en croisant ses longues jambes, toujours perchée à côté de moi. Je parie que ça doit être torride au lit !
– Lauren ! fais-je, choquée.
– Ça va, ça, fais comme si je n'avais rien dit. Mais tu peux au moins me dire si tu es amoureuse de lui.
– Moi ? m'outré-je. Jamais de la vie !

Parler d'amour, c'est un peu fort. Enfin, je crois. Je ne sais pas. Je suis complètement perdue. À son expression moqueuse, je vois bien qu'elle ne me croit pas.

– Je te jure que je ne ressens rien pour lui, en dehors de… d'une forte attraction sexuelle, admets-je, l'air super-coincé.
– Eh bien, souhaitons que ce soit vrai. Parce que dans quelques mois, votre cohabitation prendra

fin, me rappelle-t-elle avec le plus grand sérieux. Et je ne veux pas que tu souffres à cause de lui. Alors pense à te protéger tant qu'il est encore temps.

Sauf qu'il est déjà trop tard…

8. Messieurs Knight

Un petit vent frais m'accueille sur le seuil de la porte, me faisant regretter ma veste militaire, suspendue dans l'entrée. Je frictionne mes bras à travers les manches de mon petit pull et me dirige vers le garage. C'est la première fois que je sors en trois jours et j'inspire l'air avec plaisir. Je déteste vivre enfermée – ça m'oppresse. Et ça me rappelle mon enfance. Dans la secte, les filles n'avaient pas le droit de quitter leur maison après dix-huit heures – sauf dérogation exceptionnelle lors des fêtes ou réunions de la communauté.

Ne pas y penser.

Ne pas y penser.

Ne pas y penser.

C'est devenu une gymnastique au fil des mois. J'arrive à enfermer mes souvenirs les plus sombres dans une boîte et je continue à vivre. Mes jambes tremblent un peu à chaque pas. Je ne suis pas complètement guérie mais je peux au moins mettre un pied devant l'autre. En jeans et baskets, je gagne l'annexe quand un objet attire mon attention. Je m'arrête devant la porte, le trousseau de clés à la main, et rebrousse chemin.

L'un des grands bacs en plastique dans lesquels nous déposons nos poubelles est couché sur la pelouse. Sortie par l'arrière de la maison, j'observe les alentours. Tout est calme. On n'entend que les bruits de la nature – le vent de l'automne dans les branches, le chant d'un oiseau…

– Beurk !

Non seulement le bac est tombé mais nos déchets sont répandus dans l'herbe. Je m'agenouille devant nos sacs lacérés. Sans doute l'œuvre de chats errants. Je leur laisserai des croquettes près des buissons, pour qu'ils puissent au moins se nourrir correctement. Je ramasse les papiers disséminés un peu partout. Par chance, il ne s'agissait pas de nos restes alimentaires – seulement des cartons d'emballage, des papiers et des cartons destinés au recyclage. Je reconnais les vieilles feuilles retirées du bureau de Basil, une liste de courses, des brouillons et une boîte contenant encore de la sauce tomate. Évidemment, j'en étale sur les mains en la récupérant.

Sans ça, ce ne serait pas drôle.

Crotte. Je maudis mon destin en arrachant des feuilles à un bosquet pour y essuyer mes doigts.

La version « Tarzan » du torchon.

J'aperçois alors un détail étonnant. Les sacs-poubelles qui contenaient nos ordures n'ont pas été

déchiquetés à coups de griffes… mais proprement ouverts. On dirait même… avec des ciseaux ?! Les déchirures sont trop parfaites. Sans parler du cordon, soigneusement défait, voire dénoué à la main. Je les examine tour à tour.

– C'est n'importe quoi, murmuré-je.

Qui aurait intérêt à éventrer nos poubelles ? Elles ne contiennent rien d'intéressant. Je redresse le bac et y fourre pêle-mêle nos détritus. Le ramassage devrait avoir lieu dans une heure. Je rentre à la maison troublée, sans avoir récupéré mes graines de pavot au garage. Faute d'avoir le droit de reprendre tout de suite le travail, je comptais consacrer ma matinée à mon jardin intérieur aromatique.

Je rentre dans la buanderie, en jetant un regard en direction des poubelles, à nouveau debout et fermées par leurs couvercles. Je ne comprends pas. Quelqu'un est-il venu durant la nuit pour les fouiller ? Car Terrence a dû les sortir hier soir. Je retire mes chaussures, gagnée par le malaise. Je ne peux pas m'empêcher de penser aux pneus crevés de ma voiture. Et au mot inscrit sur notre mur.

– « Crève », murmuré-je, dans la cuisine.
– Pardon ?

Terrence lève les yeux de son téléphone portable.

– Rien, rien…

Absente, je récupère mon châle et l'enroule autour de mes épaules. Ça ne peut pas être une coïncidence, n'est-ce pas ?

– Attends ! s'exclame Terrence, en quittant à nouveau l'e-mail qu'il consultait.

Je le sais pour avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. C'est plus fort que moi. Je suis curieuse.

– Qu'est-ce que tu fais debout ? Tu devrais être en train de te reposer dans ta chambre, me rappelle-t-il, l'air désapprobateur. Et tu es sortie en plus ?

Comment le sait-il ?

– Tes joues, répond-il, en pointant du doigt mes pommettes, sans doute rougies par l'air de l'extérieur.

Hein ? Il lit dans mes pensées ?

– Non, je ne lis pas dans tes pensées.

Au secours ! Cet homme est un X-Men !

– Tu es un livre ouvert, April ! Tout se lit sur ton visage, me rappelle-t-il, en entourant sa propre figure de l'index. Et tu n'as pas répondu à ma question. Pourquoi n'es-tu pas au lit ? Tu vas mettre deux semaines à guérir au lieu d'une seule si tu ne suis pas les conseils du médecin.
– Je… j'y retourne.

Terrence écarquille les yeux.

– Euh… pourrais-je parler à April Moore, s'il vous plaît ?

Je le regarde sans comprendre.

– Tu ne te défends pas ? Tu ne cherches même pas une excuse ? Et pire que tout, tu ne rechignes pas ?
– Ce n'est pas ça, souris-je malgré moi.

À nouveau, je me tourne vers la porte du fond, même si je ne vois plus les poubelles depuis la cuisine. Terrence suit mon regard, assis devant la table où il a étalé ses affaires de travail à la place du petit déjeuner. Il s'apprête à partir en voiture pour une interminable journée, me laissant seule au manoir, où je finis par tourner en rond.

– Je… je crois que quelqu'un a éventré nos poubelles, annoncé-je.

Je lui raconte toute l'histoire mais il fronce juste les sourcils. Il n'a pas l'air contrarié ou inquiet – mais c'est peut-être bon signe ? Si Terrence, alias Monsieur Je-Contrôle-Tout-Dans-Ma-Vie, ne s'en fait pas, c'est que ça ne doit pas être grave. Il semble seulement enregistrer l'information.

– Ne t'inquiète pas pour ça.
– Tu penses que ça a un rapport avec le vandalisme de ma voiture ?

Il hausse les épaules. Ni oui ni non.

– De toute manière, tous mes documents importants passent à la déchiqueteuse avant d'atterrir à la poubelle. Quand bien même quelqu'un aurait inspecté nos sacs, il ne trouverait rien, rassure-toi !

Cinq minutes plus tard, je regarde sa voiture descendre l'allée depuis la fenêtre de ma chambre. Je reste mal à l'aise. La police ne nous a toujours pas fait signe au sujet de notre plainte, sans doute classée sans suite, faute d'indices. Je songe aussi aux photos, retrouvées dans le couloir de l'hôtel, ou à la poupée, laissée devant la porte de ma chambre. Et puis, il y avait aussi cet homme, l'autre soir, qui ressemblait tellement à Zack. Et si tous ces évènements avaient un lien ? Épuisée, je m'allonge sur mon lit en toussant derrière ma main.

J'ai un mauvais pressentiment. Très mauvais.

***

– J'aaaaarrrrriiiiiiiiive !

Je dévale les escaliers en m'accrochant à la rampe pendant que la sonnette résonne à travers le rez-de-chaussée. Il est presque midi et je n'attends aucune visite. J'ouvre donc à la porte en m'attendant à tomber nez à nez avec David, le facteur…

Mauvaise pioche.

– Ça alors ! Dwight !

J'essaie de ne pas avoir l'air trop crispé. Même si je serre les fesses. Un maximum.

– Bonjour, April. Je vous dérange ? s'inquiète-t-il, en trouvant mon sourire-rictus-semi-grimace sans doute un peu étrange.

Bien que je ne voie pas pourquoi.

– Non, je… j'étais en train de lire.

De dormir. Version plus classe.

– Je suis malade, expliqué-je, en bafouillant un peu. Je… je suis cloîtrée chez moi pendant une semaine.

J'ignore pourquoi je me justifie ainsi – sans doute la faute à mon fort sentiment de culpabilité. Le cousin de Terrence me sourit, naturel et charmant dans son jean et son polo noir. Sa voiture est garée derrière lui – une petite citadine grise métallisée dont il a laissé la portière ouverte.

– Ce n'est pas grave, au moins ?
– Non, non… ça va mieux.

Je fais un pas en arrière.

– D'ailleurs, je suis sûrement contagieuse, réfléchis-je, à voix haute.
– Je prends le risque, sourit Dwight.

Il ne semble pas se laisser impressionner.

– Si vous êtes passé voir Terrence, il se trouve à…
– À son bureau, complète-t-il, amusé. Il est hautement improbable de trouver mon cousin ailleurs en pleine semaine. Mais je ne suis pas là pour lui. C'est vous que je voulais voir.

SOS. SOS. Mayday. Mayday.

– J'ai regretté que notre dernier rendez-vous se termine aussi vite…

Au souvenir de notre soirée au restaurant – et de sa conclusion torride dans un vestiaire, je croise les bras, nerveuse, en rêvant que le sol s'ouvre pour m'engloutir.

– Alors je vous propose de prendre un verre un de ces soirs. Enfin, dès que vous serez guérie, précise-t-il.

Je me sens horriblement mal. C'est la première fois que je me retrouve en position d'éconduire un soupirant. Depuis mon départ de la secte, je suis seulement sortie avec deux hommes. Kyle, l'autre serveur du bar où je travaillais, avec lequel j'ai eu une brève histoire de quelques semaines, et un garçon dont j'ai oublié le nom. Nous avons seulement dîné ensemble et je n'ai pas accroché. En dehors de ces expériences – et de ma relation non identifiée avec Terrence –, je suis novice en matière de vie sentimentale.

– Vous me plaisez beaucoup, April, précise Dwight.

Histoire d'enfoncer le clou, sûrement. Maintenant, je ne me sens plus mal : je me sens SUPER mal.

– Je… je suis désolée mais ça ne va pas être possible.

J'y vais cash. Je préfère appliquer la méthode du sparadrap : retirer le pansement d'un coup sec plutôt que souffrir des heures en tirant doucement.

– Oh, très bien. Et la semaine suivante ? À moins qu'un déjeuner vous convienne mieux ? propose Dwight.

Je suis officiellement un cas désespéré. À l'évidence, il n'a pas reçu mon message. Je m'accroche à la poignée de la porte d'entrée pour me donner du courage. J'ai besoin de m'occuper les mains. Je parie que je sue à grosses gouttes et que je suis aussi rouge que le slip de Superman.

– Je ne peux pas sortir avec vous, Dwight. Je suis navrée.

Il accuse le coup et je vois une ombre furtive passer sur son visage tandis qu'il pince les lèvres. Cela ne dure qu'une fraction de seconde.

– Vous n'êtes pas libre ? J'aurais dû m'en douter. Les femmes aussi jolies sont rarement célibataires.

– Non, ce n'est pas ça. Je… c'est compliqué.

Je n'aurais jamais accepté de sortir avec lui si j'avais été vraiment engagée avec quelqu'un. La vérité, c'est que je refuse de sortir avec un mec beau, jeune, intéressant, charmant, passionné par son boulot… pour continuer ma non-histoire sans espoir avec mon colocataire psychorigide.

C'est peut-être ma tête que le médecin aurait dû examiner ?

– Je ne suis pas en couple mais je suis déjà attirée par quelqu'un et je trouverais malhonnête de sortir avec vous alors que j'ai un autre homme en tête.

La vérité. Pure et simple.

– Très bien.

Dwight se crispe :

– Je comprends.

Maintenant, nous sommes aussi mal à l'aise l'un que l'autre, plantés comme des piquets sur le seuil. Nous ne savons plus quoi nous dire… jusqu'à ce qu'il reprenne vie et me demande, aimable mais distant :

– Je suis aussi venu récupérer le dossier que j'avais amené à Terrence la semaine dernière.
– Oh, je… oui, bien sûr.

Je me redresse comme si j'avais reçu un électrochoc.

– Il a dû le laisser dans son bureau. Vous voulez aller le chercher ?

Je l'accompagne jusqu'au cabinet de travail de son cousin, où il ne reste que deux minutes. Il en ressort avec ses papiers, sans doute aussi pressé que moi de mettre un terme à notre entrevue.

– Au revoir, April. Et bonne guérison, me lance-t-il, du bout des lèvres, avant de prendre congé sans me serrer la main.

Je ne respire qu'une fois adossée à la porte close et pousse un gros soupir. Au moins, je suis soulagée. Je ne risque plus de faire souffrir quelqu'un à cause de mon « histoire » avec Terrence. En dehors de moi, bien sûr.

***

Fatiguée par la maladie, je partage mon temps entre quintes de toux, respirations sifflantes et frissons incontrôlés. Impossible d'avaler plus qu'une soupe au déjeuner. Impossible aussi de planter mes nouvelles graines : je finis par abandonner pots et terreau sur le comptoir de la cuisine, à mes risques et périls. J'imagine déjà la tête de Terrence quand il rentrera. Mais c'est un sourire qui me vient aux lèvres à l'idée de notre future dispute, comme si je l'attendais avec impatience.

À part ça, tout va très bien dans ma tête.

Je rejoins ma chambre pour me reposer une demi-heure. Mais à mon réveil, la nuit est tombée et la pièce est plongée dans la pénombre. Je m'assois en frottant mes yeux, un peu perdue alors qu'un début de migraine s'installe d'un côté de mon crâne. Quand est-ce que je me sentirai mieux ? Je m'apprête à gober une gélule homéopathique et mes antibiotiques… lorsque des cris me parviennent.

Je me fige, l'oreille tendue, et comprends ce qui m'a tirée du sommeil.

Je me lève et enfile mes chaussons, encore vêtue de mon jean et mon pull. Je me suis écroulée sur mon lit entièrement habillée à treize heures. À peine ma porte ouverte, les voix se font plus distinctes, plus agressives. Deux hommes se disputent au rez-de-chaussée et je ne mets pas dix secondes à identifier le timbre grave de Terrence. Il est rentré à la maison. Et pas seul.

– Ma réponse n'a pas changé !

Je descends les escaliers et m'arrête au milieu des marches, une main sur la rambarde… au moment où Terrence sort du salon, suivi de près par son père.

– Comment est-ce que tu peux me refuser ça ? Tu en as largement les moyens ! Cinquante mille dollars, ce n'est rien ! C'est une goutte d'eau dans l'océan pour toi !

Cameron Knight ne le lâche pas d'une semelle lorsqu'ils déboulent tous les deux dans le vestibule. Il tient sa casquette à la main, me permettant de voir ses cheveux grisonnants et ses traits fatigués. Entourés d'un réseau de fines rides, ses yeux tombent légèrement, lui donnant un air sympathique. Plus petit que son fils, il arbore une silhouette trapue d'homme dur à la tâche, à en croire ses mains calleuses, qu'il agite nerveusement.

– Ce n'est pas la question !

Terrence ne semble pas en colère – juste glacial, comme s'il se tenait à distance de la conversation. Cameron, lui, enrage et postillonne, la figure rouge.

– Bien sûr que si !

Son fils se dirige vers la porte d'entrée mais il le retient par le coude, l'obligeant à faire volte-face.

– Comment tu peux me refuser cette somme alors que j'ai enfin une occasion de m'en sortir ? Cette entreprise de construction va me permettre de gagner ma vie, de faire vivre décemment ta mère. Ça ne compte pas à tes yeux ?

– Oh, non ! siffle Terrence. Ne joue pas cette carte avec moi.

Il contemple son géniteur avec une telle rancœur que les questions se bousculent dans ma tête. Comment leur relation père-fils a-t-elle pu dégénérer à ce point ? Que s'est-il passé entre eux ?

– Ne fais pas comme si tu te préoccupais de maman.

Cameron s'apprête à répliquer – sans doute une phrase bien sentie – mais Terrence ne lui en laisse pas le temps. En trois pas, il rejoint la porte et l'ouvre en grand, en désignant la sortie à son père.

– Je ne te retiens pas plus longtemps.

Cameron en eut le souffle coupé.

– Je crois que nous nous sommes tout dit, toi et moi, ajoute Terrence, si froid que la température de la pièce baisse.

Cameron enveloppe son fils d'un long regard plein de mépris.

– Oh, je vais partir, ne t'inquiète pas. Je me demande juste comment tu peux encore te regarder dans une glace.

C'est le mot de trop.

Je le sais car ma peau se couvre aussitôt de chair de poule. Je serre les bras autour de moi, plantée au milieu des escaliers. Je n'ose pas descendre mais je ne peux pas non plus remonter. La tension entre les deux hommes m'inquiète. J'ai peur que la situation ne dégénère.

– Comment oses-tu ? siffle Terrence.

De la rage brille dans ses yeux turquoise – une rage si intense, si ancienne, qu'elle fait reculer son père. Car une telle colère ne peut pas dater d'hier. Elle exsude par tous les pores de sa peau, elle remplit le vestibule et me transforme en statue.

– Après tout ce qui s'est passé, après tout ce que tu as fait !

Il tient toujours la poignée de la porte, la maintenant grande ouverte pour que son père disparaisse. Sous son regard, Cameron perd plusieurs centimètres.

– Et tu crois que je ne suis pas au courant pour ta petite vengeance ?
– De… de quoi est-ce que tu parles ?

Son père semble troublé.

– Des pneus crevés, des vitres fracassées, de l'inscription sur le mur du manoir. Au début, je ne voulais pas y croire mais la situation m'apparaît de plus en plus nettement. Alors ? Tu as voulu te venger parce que je refuse de jouer les trésoriers pour ton dernier caprice ? Ou parce que je ne crois pas à ta repentance miraculeuse ?
– Je ne comprends rien à ce que tu racontes !

Mais moi, si. Terrence pense que son père est l'auteur du saccage survenu quelques jours plus tôt. Et il accuse M. Knight sans prendre de gants.

– Comment est-ce que tu peux me penser capable d'un truc pareil ? s'offusque celui-ci, l'air outré.
– Parce que je te connais.

La réponse claque comme un fouet.

– Et maintenant, fiche le camp d'ici !
– Tu crois peut-être que j'ai envie de rester après m'être fait traîner dans la boue ?

Ils continuent à se disputer mais je ne les entends pas. Je remonte en vitesse dans ma chambre, sur la pointe des pieds. Je ne veux pas que Terrence m'aperçoive. Il n'aurait pas voulu que j'assiste à cette scène, ni partager avec moi cette dispute. À présent, je m'interroge sur son passé, son enfance, sa famille. Je ne sais rien de cet homme. Je m'en rends compte à cet instant.

Je me laisse tomber sur mon pouf, à côté de ma coiffeuse. Au loin, j'entends un moteur démarrer. Sans doute Cameron qui s'en va. Est-il vraiment l'auteur de la menace taguée sur le mur de la maison ? A-t-il crevé les pneus de ma voiture et vandalisé le manoir ? Terrence en est persuadé et il n'est pas du genre à jeter des accusations en l'air.

Et la poubelle ? Si c'était lui aussi qui l'avait fouillée ? Cameron Knight a un excellent mobile pour s'en prendre à son fils, qui refuse de lui prêter de l'argent pour monter son entreprise. Les deux hommes partagent un lourd contentieux. M. Knight cherchait peut-être les papiers de son fils pour en apprendre davantage sur sa situation financière ?

Ça se tient.

Cela expliquerait aussi pourquoi Terrence n'a pas semblé surpris ou choqué ce matin. Il ne pouvait pas accuser son père devant moi car j'aurais forcément posé des questions. Or, il ne souhaite pas parler avec moi de sa vie privée.

Ce n'est pas comme si nous vivions sous le même toit et avions couché ensemble.

Deux fois.

Alors ? Cameron Knight est-il le coupable ? Je me sens un peu honteuse de soupçonner un homme que je connais à peine – et qui, au premier abord, me paraît plutôt sympathique et maladroit. Cela dit, on ne peut pas se fier à l'apparence des gens. L'image paisible et charismatique du père Samuel s'impose à moi, sortant de nulle part. Mon cœur manque un battement.

Les gens ne sont pas toujours ce dont ils ont l'air.

C'est une leçon que j'ai chèrement apprise.

9. Devine qui vient dîner ce soir !

Je referme le studio de danse où je donne mes cours de yoga. Mes dernières élèves sont parties depuis longtemps et j'ai eu le temps de remettre un peu d'ordre dans ma comptabilité avant de ranger les tapis qui traînaient dans la salle. Une journée productive ! Jetant la bandoulière de mon sac sur mon épaule, je gagne la sortie du petit bâtiment jouxtant la mairie.

– Bonsoir, April !

Un vieux monsieur me fait signe, une serpillière à la main.

– Passez une bonne soirée, monsieur Williams.

L'homme de ménage en charge de nettoyer les locaux communaux me sourit avant que je ne disparaisse dans la rue. Je ne suis pas venue en voiture. Ni à bicyclette. Après une semaine enfermée dans ma chambre, à vivre comme une recluse, j'avais une folle envie de me dégourdir les jambes ! Respirant l'air frais de la nuit, je savoure ma guérison et mon jour de reprise.

Je quitte le plus vieux quartier de la ville pour me perdre dans un réseau de venelles étroites, qui mène vers la sortie de Riverspring. Il ne faut qu'une demi-heure pour rejoindre à pied le manoir de Basil, juché sur une colline, au-dessus des lumières et de la vie de la petite bourgade. En passant devant le café, j'éprouve un pincement au cœur.

Jessica est partie depuis plusieurs jours rejoindre sa tante en Arkansas et pour le moment, je n'ai pas de nouvelle. Elle doit avoir d'autres priorités en tête – à commencer par se reconstruire et renouer avec les siens. Mais je m'inquiète pour elle. Je ne sais même pas où la joindre.

Je quitte l'artère commerçante et arpente une rue pavillonnaire. Derrière les fenêtres, des vies bien réglées, des familles en train de dîner. Je regarde malgré moi. Depuis six mois, je pense souvent à ma mère, consciente que je ne la reverrai sûrement jamais. Le cœur lourd, je contemple à travers la porte vitrée d'une salle à manger, un homme en train d'apporter un gratin à table, pour sa femme et ses enfants.

– Ce n'est pas pour moi.

Non, cette vie-là n'est pas pour moi. Me marier ? Avoir des enfants ? J'ai l'impression que ce n'est pas ma voie, que ce n'est plus possible après ce que j'ai traversé durant mon enfance. Comment pourrais-je mener une existence normale alors que j'en ignore tout ? De ma jeunesse dans la communauté d'Asclépios, je garde une peur panique du mariage, de la vie de couple, peut-être même de la maternité.

Je pars avant que la famille Cooper, comme me l'indique leur boîte à lettres, ne me prenne pour un

stalker. Je m'enfonce entre les jardins aux pelouses tondues et les pavillons bien entretenus. Peu à peu, les habitations se font plus clairsemées. Je presse le pas dans un frisson.

Il est vingt heures. Terrence doit être sur le chemin du retour, lui aussi. Je ferme les boutons de ma veste en velours noir. Je me sens un peu mal à l'aise. Sans pouvoir expliquer pourquoi. Peut-être à cause de ce bruit dans mon dos ? Je me retourne mais la rue est déserte. Tout semble paisible. Les mains enfoncées dans les poches, je reprends ma route.

Crac.

Un autre craquement. Comme si quelqu'un marchait sur des brindilles. J'inspire à fond pour ne pas rejouer ma scène de terreur au manoir, celle qui m'a incitée à dormir à l'hôtel au beau milieu de la nuit ! Je ne suis pas une petite chose fragile. Je ne sursaute pas au moindre claquement de porte. D'autant que je sais très bien me défendre toute seule.

Crac.

Je fais volte-face, alertée par un autre bruit – un caillou qui roule. Quelqu'un marche derrière moi. J'en suis certaine. Sauf que… personne. Nulle part. En dehors de cette ombre un peu bizarre, dans un coin. Là, juste derrière une haie envahie par les ronces. Mon pouls s'accélère même si la forme ne bouge pas. Il s'agit sans doute d'un buisson. Je finis par me juger ridicule et repars.

Une présence.

Je la sens sans la voir. Je la sais sans me tourner. Une vague de peur me submerge.

Un souffle.

Quelqu'un respire dans mon dos. Fort. Assez fort pour que je l'entende. La panique remplace la peur.

– Calme-toi, calme-toi, m'intimé-je.

Ce n'est rien. C'est encore mon imagination. À l'horizon, j'aperçois les grilles de la propriété. Je serai chez moi dans cinq minutes. J'accélère, marchant si vite que les muscles de mes cuisses tirent un peu. Je perçois alors un martèlement. Des bruits plus nets, plus puissants. Comme des pas. Sans cesser d'avancer, je me retourne brutalement.

Oh mon Dieu !

OH MON DIEU !

Il y a un homme derrière moi. Il y a un homme qui se dissimule, progressant de buissons en cachette, silencieux, furtif, rapide. Il ne veut pas que je le repère. Une centaine de mètres nous sépare et je me fige, tétanisée par la peur. Il croise alors mon regard et malgré les ténèbres environnantes, je

suis traversée par une fulgurance. Une évidence. J'ai l'impression de recevoir le foudre.

Je le connais.

– Non… soufflé-je.

Ce n'est pas possible.

Ça ne peut pas être lui.

Cela ne dure qu'une seconde mais la terreur m'inonde, courant à travers mes veines, circulant dans mon corps. La bouche ouverte sur un cri muet, je suis incapable de réagir. J'ai à nouveau 15 ans. Je suis à nouveau à la merci des autres, des adultes.

L'homme s'élance soudain vers moi, conscient d'avoir été repéré. Je dois ressembler à un lapin, pris dans les phares d'une voiture. Alors seulement, je me réveille. Le temps reprend sa course – et moi aussi. Je m'enfuis à toutes jambes, cavalant comme jamais dans ma vie. Un sanglot s'étrangle dans ma gorge.

Je cours, je cours. Et lui aussi. Ses foulées résonnent derrière moi alors qu'il se rapproche, plus fort, plus rapide. Mais la panique me donne des ailes. Mes talons cognent presque contre mes fesses tant je vais vite. Je vole au-dessus du sol. Mes pieds touchent à peine terre et mon sac tressaute dans mon dos, cognant sans cesse mes reins.

Courir.

Courir.

Sauver ma vie.

Pas un mot n'est prononcé. Pas un cri ne résonne. Nous ne sommes que deux silhouettes lancées dans la nuit. Je remonte la côte à toute allure et franchis les grilles grandes ouvertes de la propriété avec le diable aux trousses. Mes yeux me brûlent, remplis de larmes. Je tremble si fort que mes dents claquent. Lui ne me lâche pas d'une semelle. Il gagne du terrain. Plus. Toujours plus.

Je déboule comme une folle devant le manoir, en sueur, l'épouvante chevillée au corps. Sans réfléchir, je pousse la porte d'entrée à deux mains… sans qu'elle résiste. C'est ma chance ! Je me rue à l'intérieur, guidée par mon instinct de survie. Mes baskets dérapent sur le parquet et je claque le battant en tournant la clé. Puis je m'y adosse et fais barrage de mon corps, les jambes écartées, les bras en croix.

Sauvée.

Mon cœur ne se calme pas – pas davantage que ma respiration. Un souffle brûlant incendie ma trachée et mes poumons, me rappelant certains symptômes de ma pneumonie. Je garde ma position,

m'attendant à voir surgir mon ennemi à tout instant. Mes dents claquent, mes genoux s'entrechoquent. J'ose à peine jeter un coup d'œil à mon reflet dans le miroir, suspendu au-dessus de la console du vestibule.

Je ne me reconnais pas. Je ne sais pas qui est cette jeune femme terrorisée, les cheveux en pétard, les yeux agrandis par l'affolement. Dans mon dos, ma gosse natte s'est à moitié défaite et colle à la rigole de sueur qui dévale mon cou. Mes joues sont devenues écarlates mais le reste de mon visage est d'une blancheur de craie. On dirait que je vais perdre conscience alors que je halète.

– April ?

Terrence apparaît au bout du couloir, sortant de la bibliothèque.

– Tu es ren…

Il ne termine pas sa phrase et m'examine de haut en bas, les sourcils froncés.

– Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-il, d'un ton inquiet.

Je ne réponds pas. Je ne suis pas certaine de pouvoir aligner deux mots. Surtout, je continue à tendre l'oreille, à guetter les bruits de pas. Parce que je n'ai pas pu semer mon adversaire si facilement. Il était encore sur mes talons dans l'allée. Et il n'a pas disparu comme par magie ! Je suis certaine qu'il va débouler et enfoncer la porte.

– April ?

Terrence remonte le corridor sans me lâcher des yeux.

– Tu vas bien ?

Il croise mon regard empli de terreur.

– Quelqu'un t'a fait du mal ? gronde-t-il, les dents serrées.

Je perçois une nuance de colère, sinon de menace, dans sa voix.

– Je… il y a… c'est un…

Je m'emmêle les pinceaux.

– Calme-toi. Respire.

Il me montre l'exemple, inspirant profondément en me tenant par les épaules. Peut-être est-ce la chaleur de ses mains ? Peut-être est-ce sa proximité ? Un barrage cède en moi et je craque, laissant retomber mes bras le long de mon corps :

– Un homme m'a poursuivie dans la rue.
– Pardon ?
– Je rentrais à pied de mon cours de yoga et j'ai senti qu'on me suivait. Quand je me suis retournée je… je l'ai vu. Il était derrière moi. Il était… c'était affreux.
– Il t'a touchée ? m'interroge-t-il d'une voix glaciale.
– Non, non… j'ai couru aussi vite que j'ai pu et… je ne sais pas où il est maintenant. J'ai juste eu le temps de rentrer et fermer la porte. Je suis sûre qu'il rôde dehors.

Mes cordes vocales rompent sur les derniers mots. Je tremble comme une feuille dans les bras de Terrence, qui m'étreint contre son torse. Il me serre de toutes ses forces, une main dans mes cheveux, comme s'il cherchait à me protéger, à enfouir mon visage dans son cou. Je ne résiste pas.

– Je suis là, m'assure-t-il. Plus rien ne peut t'arriver.

Reculant, il encadre ma figure entre ses paumes.

– Personne ne te fera du mal tant que je serai là. Je te l'ai déjà dit, tu me crois au moins ?

Je hoche la tête. Parce que je le crois. Parce qu'en cet instant, j'en suis certaine. Il capte mon regard, parlant lentement pour être certain que je comprenne bien malgré l'affolement.

– Écoute-moi bien. Toi, tu vas rester ici et appeler la police.
– D'accord.
– Surtout, tu fermes la porte derrière moi et tu n'ouvres à personne, sous aucun prétexte.
– Quoi ? Tu… tu vas sortir ?

Il ne me répond pas, se contentant de me pousser sur le côté pour atteindre la porte, visiblement décidé à retrouver mon agresseur.

Euh… pas d'accord !

Je bondis devant lui et m'interpose. Bras écartés pour l'empêcher de passer, je me colle à la porte. Hors de question qu'il s'en aille. Non seulement, je ne veux pas rester seule mais je refuse qu'il affronte ce… ce malade.

– Écarte-toi, s'il te plaît.

J'hésite à obtempérer face à son air déterminé. Il n'a pas l'air de plaisanter.

– C'est dangereux, dehors, tenté-je.
– Je dois aller voir, m'explique-t-il, en posant une main sur mon épaule. Je t'assure que je ne crains rien.

La chaleur de ses doigts infuse en moi et je m'esquive finalement, une grosse boule au ventre. C'est alors que la porte se met à trembler sur ses gonds, secouée par de violents coups. Je sursaute si

fort que je bondis presque au plafond. Terrence me calme en pressant ma main et m'indique le salon d'un signe.

– Attends-moi à côté.
– Mais…
– Vas-y vite. Tout ira bien.

Je me précipite dans la pièce voisine, terrorisée, tenant à peine sur mes jambes. Parce que je sais déjà qui se trouve derrière cette porte.

– Est-ce qu'elle est là ?

Je me plaque au mur, à côté de la vitrine où sont exposées mes poupées. Je reconnais cette voix agressive – comment aurais-je pu l'oublier ? J'en suis tétanisée. Le toit s'écroulerait sur ma tête que je ne réussirais pas à m'enfuir.

– À qui ai-je l'honneur ? riposte Terrence, glacé.
– Et vous ? Vous êtes qui exactement ?

C'est lui. Bien sûr que c'est lui. Je suis dépassée par la situation. L'un de mes pires cauchemars est en train de se réaliser. Bizarrement, j'ai toujours su que ce moment arriverait. Au plus profond de moi, j'étais certaine que mon passé finirait par me rattraper. Il est des chaînes dont on ne se défait pas.

– Vous essayez d'enfoncer ma porte, vous m'aboyez après et vous espérez que je réponde à vos questions ? Dans quel monde vous vivez, exactement ?

Terrence, si seulement tu le savais…

J'ignore que faire, comment réagir. J'entends Terrence remettre à sa place l'homme qui me terrorise le plus au monde. Avec le père Samuel, bien sûr. Je garde les paupières closes, comme si cela me protégeait de la réalité. Adossée au mur, les poings serrés, je continue à entendre les éclats de voix.

– C'est vous qui avez poursuivi April dans la rue ?
– C'est ce qu'elle vous a dit ?

Ricanements. Je suis contente de ne pas avoir l'image. Le son me suffit alors que j'imagine les visages, les expressions. Je peux sentir les ondes de colère froide de Terrence. Celui-ci enchaîne :

– Vous n'avez pas répondu à ma question.
– Et vous non plus ! Pourquoi vous vivez avec April ? De quel droit vous vous êtes installé avec elle ?

Tout se met à tournoyer autour de moi. Comme si j'étais à nouveau malade. Sauf que c'est la

tension, la peur qui me donne la sensation d'être sur un bateau en perdition. Je prends mon front entre mes deux mains. J'ai peur pour Terrence, même s'il n'a besoin de personne pour se défendre. C'est incontrôlable, instinctif. Je suis redevenue une enfant de 6 ou 7 ans. Je ne réfléchis plus correctement, comme une adulte douée de raison.

– Qui êtes-vous ? demande Terrence durement.

Nouveau rire agressif.

– Le mari d'April.

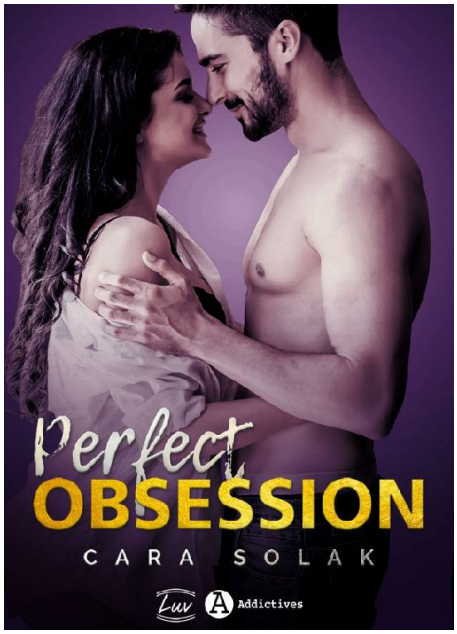
À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.

Également disponible :

Perfect Obsession

Rêveuse, un peu déjantée mais peu sûre d'elle, Stella a décidé de faire une croix sur les hommes depuis que le sien l'a quittée.
Lorsqu'elle rencontre Jonas, elle décide simplement d'en profiter, de lui et de son corps musclé et sexy.
Mais quand elle se réveille dans ses bras, après une nuit bien arrosée, elle doit affronter la vérité : Jonas n'est pas celui qu'elle imaginait. Il lui est interdit. Totalement interdit…
Forcée de cohabiter avec lui durant trois mois, Stella va devoir prendre sur elle pour le supporter. Et lui résister…

Tapotez pour télécharger.



Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mars 2018

ISBN 9791025742358

ZRIL_003